

Voyages d'un Philosophe ...

INTRODUCTION

Tout commence par une conférence

L'ouvrage *Voyages d'un philosophe ou observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique* est un des rares écrits de Pierre Poivre publiés de son vivant, et le seul qui eut un réel retentissement.

Au départ, il s'agit d'une conférence prononcée par Poivre devant l'Académie de Lyon dont il était membre, ayant pour titre : *Observations sur l'état de l'agriculture chez les différents peuples de l'Afrique et de l'Asie*¹. La lecture s'était déroulée en deux séances, la première en 1763 et la seconde l'année suivante, d'où deux parties à l'ouvrage.²

Une copie au moins des deux discours gagne ensuite Paris, et donne lieu à une lecture devant une société savante³. C'est M. Le Trosne qui en rend compte d'une façon très élogieuse mais brève dans le *Journal de l'Agriculture, du Commerce, et des Finances*, t.VI, de juillet 1766, dans un article dont voici la chute : « *S'il se conforme aux désirs de tous ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre, il ne tardera pas à enrichir le public d'un ouvrage si utile* ». Des copies ont dû circuler en cette même année 1766, dans la « secte » des physiocrates et parmi leurs amis ; ainsi Turgot, l'intendant de Limoges l'a-t-il lu cette année-là.⁴

L'année suivante, en août 1767, un extrait est publié dans le tome huit des *Éphémérides du citoyen*, sous le titre *Mémoire sur le nouveau Royaume de Ponthiamas*. Le même extrait est publié en octobre 1767 dans le *Journal des Scavans*. C'est une copie du manuscrit donnée par Poivre à Du Pont de Nemours qui servit pour cet extrait.

Quelques mois plus tard, en 1768, l'ouvrage est édité en Suisse à Yverdon, sans nom d'auteur, et portant en couverture un titre bien tourné dont on ne connaît pas l'auteur.

Du Pont, le premier biographe de Poivre, écrira que cette édition s'est faite à l'insu de Poivre. Madame Poivre avait tenu le même langage à Bernardin de Saint-Pierre en 1770⁵. On n'est pas forcé de croire à ce scénario sans doute propagé par Poivre lui-même, alors qu'en fait les physiocrates, Du Pont le premier, qui trouvaient dans cet ouvrage une communion d'idées, ont certainement été à l'origine de cette édition avec l'aval, au moins tacite, de Poivre.

Ce dernier, après avoir été anobli par Louis XV, puis nommé administrateur des Mascareignes, s'était embarqué en mars 1767 pour l'Isle de France. Il est aisé de comprendre que, vu les idées soutenues par Poivre dans cet ouvrage, une édition sous son nom était délicate au moment où le pouvoir royal reconnaissait ainsi ses mérites.

¹ Manuscrit 226 f°32 à 68 de l'Académie de Lyon à la bibliothèque du Palais des Arts.

² Premier discours prononcé le 30 août 1763, le suivant le 4 décembre 1764. En fait, Poivre prononça en 1765 un troisième discours dans la même académie, « *Suite aux observations sur l'état ...* ». Ce dernier ne fut pas compris dans la publication *Voyages d'un philosophe*. Voir à ce sujet : Base docu=> 2 juillet 1765.

³ Selon Du Pont de Nemours, c'est Poivre lui-même qui aurait lu son Mémoire à la Société d'Agriculture de Paris. Malgré nos recherches, nous n'avons pu confirmer ce lieu. Ni les archives de la Société d'Agriculture de Paris, ni celles de l'Académie des Sciences n'ont gardé trace d'une telle conférence. Il est probable que ce soit Poivre lui-même qui ait fait cette lecture puisqu'il est présent à Paris depuis la fin avril 1766.

⁴ Dans ses *Questions sur la Chine adressées à MM. Kao et Yang*, rédigées fin 1766, Turgot (question n°29) fait référence à un passage du deuxième discours.

⁵ « Je vous prêterai l'impression qu'on a faite à son insu ». Manuscrit du Havre (152-42)

L'ouvrage connut un très grand succès, réédité maintes et maintes fois, et traduit dans le monde entier. Ce n'est pas une simple observation de contrées lointaines, mais un prétexte à développer des idées morales, politiques, économiques et philosophiques, sur lesquelles il conviendra de revenir ailleurs.

Première publication à Yverdon⁶ en 1768

Voyages d'un philosophe ou observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, in-12, 140 p et un f. de table. Sans nom d'auteur. (Yverdon, chez M. le Professeur de Felice, & à Paris, chez Desaint, Libraire rue du Foin Saint Jacques.)

La même année, à Lyon, De Ville, in-12 (réf. Journal de Lyon 18.1.86)

Cette édition donne lieu à une analyse enthousiaste de la part de P.S. Du Pont dans le tome six des *Éphémérides du citoyen* en juin 1768 : cinquante pages d'analyse et d'amples citations. Article publié en tiré à part la même année.⁷

Grimm en fait l'analyse à la date du 1^{er} juillet 1768 de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique*. Nous en traitons dans le paragraphe « Critique de l'ouvrage. »

L'ouvrage est réédité avec le même titre, mais accompagné d'autres textes jusqu'en 1797. A partir de cette année-là, sans qu'on lui ait adjoint de nouveaux compléments importants par rapport aux éditions précédentes, le *Voyages d'un philosophe ...* est imprimé sous le titre : *Œuvres complètes de P. Poivre*. (Lire notre notice « Les écrits de P. Poivre »).

Nous avons choisi de reproduire la première édition, sans prendre le soin de vérifier si elle est la transcription fidèle du manuscrit 226 f°32 à 68 de l'Académie de Lyon. Nous avons préféré cette édition aux suivantes où nous avons repéré quelques petites altérations du texte. Nous n'avons corrigé aucune des erreurs typographiques ou orthographiques pourtant fort nombreuses d'une édition très peu soignée.

Poivre grand voyageur et bon observateur.

Indéniablement, quand Poivre rédige ce texte il a beaucoup voyagé. Parti de France en janvier 1741, il est rentré en avril 1757, soit seize années à l'étranger si on excepte son très bref retour en France de cinq mois en 1748.

Passionné de peinture et de dessin, Poivre a bon œil ; il voit tout et prend plaisir à en rendre compte, cela nous vaut d'intéressantes descriptions. Cependant on peut se poser la question de savoir s'il ne nous parle que de ce qu'il a vu de ses propres yeux, ou bien s'il a profité du regard d'autres voyageurs.

Une remarque tout d'abord ; le titre de l'ouvrage nous annonce un voyage en Afrique, en Asie et en Amérique ; le manuscrit, lui, ne parle que de l'Afrique et de l'Asie ; et pour cause, Poivre n'a jamais posé le pied sur le continent américain ; il a seulement séjourné quelques semaines à la Martinique en 1747, lors de son retour avec La Bourdonnais d'Inde en France via le cap de Bonne-Espérance. L'éditeur, bon commerçant, a profité de cinq lignes en fin d'ouvrage sur les sauvages d'Amérique pour ajouter ce continent au périple du philosophe.

Cette restriction faite, les chapitres de l'ouvrage suivent la voie maritime classique que Poivre a empruntée. La route pour nos vaisseaux consiste à naviguer plein sud dans l'océan atlantique jusqu'au cap de Bonne-Espérance pour remonter ensuite dans l'océan Indien.

En fait, si on excepte de rares escales sur la côte atlantique de l'Afrique (une seule, il me semble, de quelques jours dans la colonie portugaise d'Angola), escale(s) où il n'a pas dû s'éloigner de

⁶ Yverdon, ville de Suisse, est un lieu habituel pour éditer un ouvrage qu'on ne souhaite pas présenter au préalable à l'approbation des censeurs royaux.

⁷ Base docu=> En juin 1768 – Article des *Ephémérides du citoyen* : Parution de *Voyages d'un Philosophe*. C'est dans cet article que revenant sur la publication en 1767 de celui sur le *Royaume de Ponthiomas*, Du Pont écrit « *Nous ne dissimulerons point que c'est principalement dans les Mémoires de M. Poivre, qu'il avait daigné donner en manuscrit à celui qui tient actuellement la plume, qu'avait été puisé la connaissance des faits, d'après lesquels fut rédigé ce Mémoire.* »

plus de quelques mètres du rivage, Poivre ne connaît pratiquement rien de l'Afrique par lui-même, sinon les quelques généralités dont il nous rend compte dans ce récit.

Arrivé au cap de Bonne-Espérance, Poivre peut rendre compte du séjour qu'il y a fait en janvier 1749 lors de l'escale de 15 jours du vaisseau de la Compagnie des Indes *le Montaran*.

Puis Madagascar, où il a séjourné 4 mois en 1756, mais en se cantonnant à une toute petite partie de la côte est, dans la région de Foulepointe et à l'île Ste Marie.

Poivre connaît bien l'Isle de France (Maurice), il y a fait plusieurs long séjours, il s'est beaucoup intéressé à sa flore, pour juger si les épices des Moluques pourraient s'acclimater à cette latitude. Il semble qu'il n'a jamais séjourné à l'île de Bourbon (La Réunion), de même, plus tard, lorsqu'il sera intendant des îles Mascareignes, curieusement, il n'y mettra jamais les pieds.

Puis l'Inde dont il ne connaît que très peu les paysages, juste Pondichéry et ses environs sur la côte de Coromandel⁸ ; il y a séjourné plus de huit mois en 1746 avant de pouvoir s'embarquer avec La Bourdonnais pour l'Isle de France ; et de nouveau six mois en 1753 au retour de sa première expédition pour les épices.

Le Siam, il avait dû y hiverner trois mois en 1745, après que relâché par les Hollandais de sa captivité de Batavia, la mousson précoce ne lui ait pas permis d'atteindre Pondichéry.

Les Malais, Poivre peut bien sûr en parler en connaissance de cause, car pour lui, il ne s'agit pas seulement des habitants de la presqu'île malaise, mais, dit-il, ce peuple, sans perdre sa culture, a investi Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes les Moluques, les Philippines, et bien d'autres îles encore. Ce vaste espace maritime, Poivre l'a parcouru sans répit de 1751 à 1755, à la recherche des épices.

Passé la péninsule malaise, on remonte dans le golfe du Siam, et, si on cherche attentivement, on peut accoster, juste avant d'atteindre la Cochinchine, au minuscule Etat de Ponthiamas enclavé dans le Cambodge. Personne, si on excepte quelques missionnaires, ne connaissait cette petite colonie chinoise, et ce récit d'un royaume utopique fut la plus belle trouvaille de Poivre. Il n'y a pas été, mais un évêque français qui l'avait traversé en venant en Cochinchine depuis le Siam lui en avait parlé, et il n'avait pas besoin d'en connaître grand-chose pour imaginer un si joli conte⁹.

Poivre peut s'étendre en toute connaissance sur la Cochinchine où il a résidé deux fois, la première en 42-43 pendant seize mois quand il était apprenti missionnaire ; une seconde fois en mission pour la Compagnie des Indes, plus de cinq mois, en 49-50.

Mythe et réalité.

Enfin on aborde « à la Chine », ultime et importante étape dans le récit de notre voyageur philosophe ; elle est au cœur de sa démonstration : c'est en regardant la nation chinoise, ses lois, ses mœurs, son agriculture, son industrie qu'il découvre comment cette nation est parvenue à ce qu'il juge un idéal pour toutes les nations du monde.

Poivre est rentré en France avec une réputation de spécialiste de la Chine, et c'est vrai qu'il ne s'est pas contenté des récits des autres. Il y a d'abord passé plus de 21 mois entre 1741 et 1745, et il y a résidé à nouveau 8 mois et demi en 1750-51, soit au total une trentaine de mois ; de quoi voir les choses par soi-même.

Cependant, malgré les fables racontées par Du Pont de Nemours dans sa notice biographique sur Poivre, celui-ci n'a jamais parcouru la Chine, il n'est pas sorti des quelques lieues qui séparent Macao de Canton. On remarquera d'ailleurs que dans son récit, dès qu'il se fait précis dans sa description, il s'agit toujours des paysages aux alentours de Canton. Cela ne l'empêche pas de parler de la Chine dans son ensemble, et sa vision est sans doute assez juste car il a beaucoup lu et bien retenu tout ce

⁸ Des auteurs ont cru pouvoir écrire que Poivre connaissait la côte Malabar au sud ouest de l'Inde. Cela vient d'une confusion : Poivre parle bien des Malabars, mais l'appellation Malabars n'était pas restreinte aux Indiens habitant cette seule côte.

⁹ Lire la description de Ponthiamas dans *Journal d'un voyage à la Cochinchine* à la date du 27 octobre. L'évêque se nomme Mgr Lefebvre, Poivre l'avait rencontré à Hué en 1749 à l'occasion de ce séjour en Cochinchine.

qu'il a pu trouver sur cet empire ; et sûrement, cantonné dans sa petite enclave, il a dû être attentif aux récits des très rares voyageurs qui pouvaient lui rendre compte de leurs expériences vécues au-delà.¹⁰

On est quand même un peu étonné du flou qu'il entretient dans sa description de la Chine, alors que précédemment il avait bien clarifié les choses. Ainsi, aux Indes, à propos de la côte de Coromandel, Poivre écrit : « *Je ne rends compte que de ce que les circonstances m'ont permis d'observer par moi-même.* », et en l'occurrence c'est exact, Poivre n'a voyagé que dans cette partie très limitée de l'Inde. Cependant cette proposition ne semblait pas devoir s'appliquer restrictivement à cette contrée, on aurait pu penser que cette déclaration s'appliquait à tous les lieux dont il nous rend compte dans l'ouvrage.

Cette interprétation est confortée par ce qu'il écrit bien plus tard, en avril 1783, à son ami Galles sur son neveu Pierre Sonnerat qui vient de publier son *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine* : « Je suis charmé que vous ayez été content de l'ouvrage de M. Sonnerat. J'ai trouvé comme vous, sa partie des mœurs et usages de l'Inde, ainsi que son histoire naturelle, très intéressantes. Je l'ai trouvé trop court sur les Isles de Frances, de Bourbon, de Madagascar et sur le cap de Bonne-Espérance : mais je l'ai trouvé beaucoup trop long sur les Chinois dont il eut mieux fait de ne rien dire du tout : car il n'a rien vu, rien pu voir en Chine. Il a jugé de ce grand peuple, comme pourrait juger des Français, un Chinois qui aborderait à Marseille, y serait fermé en quarantaine et au sortir de sa quarantaine, retournerait dans son pays y faire l'histoire des Français, dont il ne saurait seulement pas un mot de leur langue. ». Il est vrai que Poivre n'avait pas résidé en Chine une quarantaine de jours, mais plus de trente mois, et qu'il avait dû acquérir de bons rudiments de la langue chinoise.

Cependant, force est de constater que malgré ses dénégations Poivre pioche dans ses lectures pour décrire ce qu'il n'a pas pu voir en Chine. En 1735 a été publié la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* du Père. J.-B. Du Halde. Cet ouvrage incontournable auquel Montesquieu se réfère souvent dans *l'Esprit des Lois* n'a pas échappé à notre philosophe qui a également lu avec attention l'œuvre de Montesquieu.¹¹

Exemple, Poivre, page 117 : « ce qu'il y a d'admirable est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent & font mouvoir ». Du Halde (vol.2, p.65) : «... soit en laissant couler l'eau par sa pente naturelle, des réservoirs supérieurs dans les parterres les plus bas ; soit en la faisant monter des réservoirs inférieurs, et d'étage en étage, jusqu'aux parterres les plus élevez. Ils se servent pour cela de certains chapelets, ou engins hydrauliques, assez simples pour faire circuler l'eau, et en arroser continuellement leurs terres. »

Exemple, Poivre, page 124 : Un paragraphe complet sur la cérémonie d'ouverture des terres à laquelle il prétend avoir assisté à Canton. Il semble plus probable qu'il se soit contenté de puiser chez Du Halde le long passage qu'il consacre à cette cérémonie (T.2, pp. 70-71). Cette même cérémonie avait déjà retenu l'attention de Montesquieu (*l'Esprit des lois*, livre XIV, Ch.8.)

Si on ne peut reprocher à Poivre d'avoir écrit sur ce qu'il n'a pas vu, (reproche-t-on à l'abbé Raynal d'avoir écrit son *Histoire ... des deux Indes* sans jamais quitter son bureau ?), on peut en revanche s'étonner qu'il ait ainsi laissé croire qu'il avait pénétré dans la Chine profonde.

Je m'étais interrogé sur les raisons qu'avait eues Du Pont de Nemours dans sa notice biographique de fabuler sur les aventures chinoises de Poivre ; peut-être ces inventions ne font-elles que prolonger une mythologie entretenue par Poivre lui-même.

¹⁰ Dans son discours de réception à l'Académie de Lyon, le 1^{er} mai 1759, Poivre parle de la Chine, et à propos du port de Canton, il écrit : « *Nous y sommes aujourd'hui très resserrés parce que les premiers Européens qui ont fréquenté la Chine ont abusé de la liberté qui leur avait d'abord été accordée. Nous sommes relégués dans un faubourg et l'entrée de la ville nous est interdite.* » Mais il ajoute : « *Malgré ce que j'ai dit précédemment de l'état de gêne et de contrainte dans lequel les lois de la Chine retiennent les étrangers, on peut cependant avec quelques précautions, y satisfaire sa curiosité. Un Européen qui se conduit sagement, qui sait un peu la langue, et se conforme aux usages du pays, y trouve des facilités pour s'instruire.* »

¹¹ Voir notre introduction au discours de réception de Poivre à l'Académie de Lyon du 1^{er} mai 1759, discours où on trouve un passage de plusieurs lignes emprunté textuellement à *De l'Esprit des Lois*.

Critique de l'ouvrage.

Nous avons signalé le compte-rendu élogieux paru dans *les Ephémérides* sous la plume de Du Pont en juin 1768 ; il écrit : « On peut dire sans craindre d'être démenti par un seul lecteur, qu'aucunes observations n'ont été faites avec un esprit plus juste et plus profond, qu'aucun ouvrage ne fut plus fortement pensé, ni écrit avec une éloquence plus vraie, plus simple, plus énergique, et plus mâle. C'est un modèle pour les voyageurs ; c'est une suite de tableaux enchanteurs pour les curieux ; c'est une leçon pour les Souverains ; c'est un beau morceau de philosophie pour les Sages. »

Arrêtons-nous sur le long article, franchement critique de Grimm dans la *Correspondance littéraire* à la date du 1^{er} juillet 1768. L'auteur n'a jamais exprimé de sympathie pour les théories physiocratiques des amis de M. Poivre, aussi, après avoir reconnu que « M. Poivre a en effet le coup d'œil simple et juste d'un philosophe », il n'est pas étonnant de trouver une analyse moins enthousiaste que celle de Du Pont dans *les Éphémérides*.

« Un homme qui attache, comme notre voyageur, un si grand prix à l'agriculture doit être enchanté du gouvernement de la Chine ; M. Poivre a cela de commun avec un grand nombre de nos meilleurs esprits. Qu'il me soit permis cependant de lui proposer quelques doutes, non que je crois le gouvernement de la Chine moins sage que le nôtre ; mais j'ai de la peine à lui accorder tant de supériorité avant d'avoir examiné les titres sur lesquels ses panégyristes se fondent ».

Et Grimm développe ses critiques, en voici un seul exemple : « On ne lit point sans attendrissement la description que ce voyageur philosophe fait de la cérémonie de l'ouverture des terres, pendant laquelle l'empereur en personne conduit la charrue ... M. Poivre l'a vue à Canton avec un plaisir singulier, et l'on peut imaginer tout ce qu'un philosophe d'Europe peut penser de noble, de pathétique et de touchant durant ce spectacle ! ... Qu'on nous envoie un Poivre de la Chine ; qu'il arrive le matin du jeudi saint à Versailles, il trouvera un des plus puissants rois de l'Europe aux pieds de douze pauvres vieillards pour les laver. ... Combien ce spectacle inspirera d'idées grandes et touchantes à notre philosophe chinois. ... Quel serait l'étonnement de notre philosophe d'outre-mer si on lui apprenait que cette cérémonie n'est qu'une vaine formalité consacrée par l'usage ; que le prince qui l'observe n'a jamais fait une seule réflexion au profit de l'humanité à la suite de cette touchante cérémonie ... »

Un peu plus tard, Grimm profite de la publication d'un ouvrage d'un Monsieur de La Flotte¹² pour prolonger la critique de l'ouvrage de Poivre, critique justifiée si on n'accepte pas de considérer les *Voyages d'un philosophe* comme un simple propos philosophique :

« Il vient de publier des *Essais historiques sur l'Inde, précédés* ... Cela n'est pas merveilleux. M. de La Flotte n'a pas le coup-d'œil de M. Poivre ; mais il est de ces voyageurs en qui j'ai confiance. Ceux qui ont beaucoup d'esprit me font toujours appréhender qu'ils ne tirent les faits plutôt de leur imagination que de la réalité ; et s'ils ont l'esprit porté aux systèmes, ils perdent tout crédit dans le mien. Un esprit ordinaire rapporte les choses bonnement et pauvrement comme il les voit : il se concilie ma confiance, précisément parce qu'il ne songe pas à la captiver ».

* * *

Jean-Paul Morel, août 2010

¹² Critique parue dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, à la date du 15 juin 1770. La relation de M. de La Flotte nous intéresse car il a visité les mêmes lieux que Poivre à des époques très voisines. (*Essais Historiques sur l'Inde, précédé d'un journal de voyages et d'une description géographique de la côte de Coromandel*. Par M. de La Flotte. A Paris Chez Herrissant, 1769)

A YVERDON

M. D C C. L X VIII

VOYAGES
D'UN PHILOSOPHE

o u

OBSERVATIONS
Sur les mœurs & les arts des peuples
DE L'AFRIQUE, DE L'ASIE
ET DE L'AMERIQUE.

Il n'est point de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui n'ait des arts qui lui soient particuliers. La diversité des climats, en variant les besoins des peuples, offre à leur industrie des productions différentes sur lesquelles elle peut s'exercer. Chaque pays dans un certain éloignement a des fabriques qui lui sont tellement propres, qu'elles ne sçauroient être [p.6] celles d'un autre pays ; mais l'agriculture est l'art de tous les hommes, tous quelque ciel qu'ils habitent ; partout, d'une extrémité de la terre à l'autre on voit les peuples policés, & ceux qui sont barbares, se procurer au moins une partie de leur subsistance par la culture de leurs champs : mais cet art universel n'est pas également florissant partout.

Il prospere chez les nations sages qui sçavent l'honorer & l'encourager ; il se soutient foiblement chez les peuples à demi policés, qui lui préfèrent les arts frivoles, ou qui étant assez éclairés pour sentir son utilité sont encore trop esclaves des préjugés de leur ancienne barbarie, pour se résoudre à affranchir & à honorer ceux qui l'exercent ; il languit & on apperçoit à peine son influence chez les barbares qui le méprisent.

L'état de l'agriculture a toujours été le premier objet de mes recherches, chez les différens peuples que j'ai vus dans le cours de mes voyages. Il n'est guere possible à un voyageur [p.7] qui souvent ne fait que passer dans un pays, d'y faire les remarques qui seroient nécessaires pour emporter une idée juste du gouvernement, de la police & des mœurs de ses habitans. Dans ce cas il n'est pas de moyen plus court pour se former d'abord une idée générale de la nation chez laquelle on se trouve, que de jeter les yeux sur les marchés publics & sur les campagnes. Si les marchés

abondent en denrées, si les terres sont bien cultivées & couvertes de riches moissons, alors on peut en général être assuré que le pays où l'on se trouve est bien peuplé, que les habitans sont policés & heureux, que leurs mœurs sont douces, que leur gouvernement est conforme aux principes de la raison. On peut se dire à soi-même, je suis parmi des hommes.

Lorsqu'au contraire j'ai abordé chez une nation qu'il falloit chercher au milieu des forêts, & au travers des ronces qui couvroient les terres, lorsqu'il me falloit faire plusieurs lieues [p.8] pour trouver un champ defriché, mais mal cultivé ; lorsqu'enfin arrivé à quelque peuplade je ne voyois dans le marché public que quelques mauvaises racines ; alors je ne doutois plus d'être chez un peuple malheureux, féroce ou esclave. Il ne m'est jamais arrivé d'être dans le cas de réformer cette première idée, conçue à la seule inspection de l'état de l'agriculture, chez les différentes nations que j'ai vues : les connoissances de détail qu'un séjour assez long m'a quelquefois permis d'acquérir chez elles, m'ont toujours confirmé qu'un pays mal cultivé, est à coup-sûr habité par des hommes barbares ou opprimés, & que la population ne saurait y être considérable.

Vous verrez, Messieurs, par les recherches dont je vais vous rendre compte, que chez tous les peuples l'agriculture dépend absolument des loix, des mœurs, des préjugés établis. Je commence par quelques parties de l'Afrique. [p.9]

Côtes occidentales d'Afrique.

Les isles & les terres occidentales de cette partie du monde que j'ai connues, sont la plupart des terres en friche, habitées par des Nègres malheureux. Ces hommes stupides qui s'estiment eux-mêmes assez peu pour se vendre en détail les uns & les autres, ne pensent guère à la culture de leurs terres. Contens de vivre au jour la journée sous un ciel qui donne peu de besoins, ils ne cultivent que ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim ; ils sement négligemment chaque année quelques maïs, très-peu de ris, & ils plantent en petite quantité différentes especes de pommes de terre qui ne sont pas de la nature des nôtres, mais dont la culture est la même, nous les connoissons sous le nom de *patates* & d'*inham*. En général les récoltes de ce peuple sont si chetives que les navigateurs Européens, qui vont chez eux pour y acheter des hommes, sont obligés d'apporter d'Europe ou [p.10] d'Amérique les provisions nécessaires pour la nourriture des esclaves, qui doivent composer la cargaison de leurs vaisseaux.

Parmi ces Negres, ceux qui habitent aux environs des colonies Européennes, sont un peu plus agriculteurs que les autres. Ils élèvent des troupeaux, ils cultivent le ris en plus grande quantité ; on trouve dans leurs jardins quelques légumes dont les graines leur ont été apportées d'Europe ; mais tout ce qu'ils sçavent d'agriculture, ils le tiennent des Européens établis chez eux ; leur expérience à cet égard est très-bornée, & je n'ai découvert dans leur industrie aucun procédé qui puisse éclairer la nôtre.

Depuis la rivière d'Angola jusqu'au Cap Negre, & delà jusqu'aux approches du Cap de bonne Espérance, on ne voit que des terres arides & incultes, les côtes sont nues, couvertes d'un sable stérile : il faut faire plusieurs lieues pour découvrir un palmier ou quelque verdure. La terre & [p.11] le petit nombre de ses habitans paroissent frappés d'une malédiction commune. Toutes les informations que j'ai prises sur les lieux, des missionnaires Italiens qui ont le zele admirable de parcourir l'intérieur de ces maudites régions, m'ont appris que l'agriculture n'y étoit guere plus florissante que sur les côtes, quoique la terre en beaucoup d'endroits y annonce la plus grande fertilité par ses productions naturelles.

Cap de bonne Espérance.

Les terres du Cap de bonne Espérance étoient condamnées à la même stérilité, avant que les Hollandois en prissent possession ; mais depuis leur établissement à cette pointe de l'Afrique, les terres y produisent en abondance du froment & des grains de toute espece, des vins de différentes qualités, & une quantité considérable de fruits excellent rassemblés des quatre parties du monde. On y voit de grands pâturages couverts de [p.12] chevaux, de bœufs & de bêtes à laine. Tous ces troupeaux réussissent parfaitement. L'abondance dont jouit cette colonie comparée à la stérilité des pays immenses qui l'environnent, prouve évidemment que la terre n'est avare que pour les tyrans & les esclaves ; qu'elle prodigue des tresors au delà de toute espérance dès qu'elle est libre, remuée par des mains libres & cultivée par des hommes intelligens, que des loix sages & invariables protègent.

Une multitude de François chassés de leur patrie par la révocation de l'Edit de Nantes, ont trouvé dans cette côte une véritable patrie & dans cette nouvelle patrie, la sureté, la propriété, la liberté, seuls vrais fondemens de l'agriculture, seuls principes de l'abondance. Ils ont enrichi cette mere adoptive de leur industrie & du travail inestimable de leurs bras ; ils y ont

fondé des peuplades considérables dont quelques-unes ont tiré leur nom du pays malheureux, mais toujours chéri, qui leur avoit [p.13] refusé le feu & l'eau. La peuplade *de la petite Rochelle*, surpasse toutes les autres par l'industrie des colons qui la composent, & par la richesse des terres qui en dépendent.

Les paturages y sont composés de différens *gramens* naturels au pays, & en partie des herbages qui forment nos prairies artificielles en Europe, telles que les trèfles, la luzerne & le sainfoin. Les plantes étrangères dont les semences ont été apportées dans le pays par les Hollandois, y réussissent comme les plantes naturelles. Toutes ces graines sont semées sur un labour fait à la charrue, on ne coupe ces herbes que la première année ; dès la seconde on ouvre la prairie aux troupeaux qui y vivent à discrétion & l'on n'a plus d'autre soin que de les rassembler tous les soirs dans un parc fermé par des hautes & grosses palissades pour les garantir des tigres & des lions, dont le pays ne manque pas.

Ces prairies ne sont en général arrosées que par les pluies, quoi qu'on [p.14] ait l'attention de les fermer dans le voisinage de quelque ruisseau où l'on pratique des abreuvoirs commodes. On est très-exact à ménager dans tous ces paturages des bosquets d'arbres où les troupeaux puissent trouver un abri contre les ardeurs du soleil, sur-tout dans les mois de Janvier, Février & Mars qui sont les plus chauds de l'année dans cette partie du monde.

Les terres à grains s'y labourent comme en Europe, quelquefois par des chevaux, plus souvent par des bœufs ; les Hollandois de cette colonie ont l'industrie de corriger la lenteur de ces derniers animaux en les exerçant de bonne heure à un pas vif, & j'ai vu au Cap des charriots tirés par des attelages de dix & douze paires de bœufs, aller aussi vite que s'ils avoient été traînés par de bons chevaux.

Les grains qui se sement ordinairement dans les terres du Cap, sont le froment, le bled de Turquie & le ris ; il est ordinaire de voir ces grains [p.15] rapporter 50 pour un. On y cultive beaucoup de plantes légumineuses, tels sont les pois, les fèves & les haricots. Ces légumes servent aux approvisionnemens des vaisseaux qui relâchent au Cap, en allant ou revenant des Indes orientales.

Parmi ces légumes il en est une espèce qui est fort recherchée aux Indes où l'on en transporte beaucoup. On l'y connoit sous le nom de pois du Cap. C'est une phaséole qui ne se rame point ; son grain a la forme de notre

harricot, mais plus large & plus applati ; il a le gout de notre pois verd, & il conserve long-tems sa fraîcheur. J'en ai tenté cette année la culture qui paroît réussir. Le climat du Cap de bonne Espérance paroît exiger de la part du cultivateur une attention qui semble moins nécessaire dans ce pays, & qui peut-être même seroit préjudiciable aux productions de nos terres.

Le Cap est pendant la plus grande partie de l'année exposé à des orages violens qui soufflent ordinairement [p.16] de la partie du nord-est. Ces vents sont si impétueux qu'ils renverseroient toutes les plantes à grains, & abbatroient les fruits de tous les arbres si on ne leur apportoit une barriere pour garantir les récoltes. Le colon Hollandois a imaginé de diviser les terres par petites portions & de les entourer de hautes palissades de chênes ou de quelques autres arbres plantés près à près comme pourroit l'être une charmille destinée à faire l'ornement d'un jardin. Ces palissades se taillent en croissant toutes les années, on les élève à 25 ou 30 pieds de hauteur, de sorte que chaque champ séparé est fermé comme une chambre.

C'est par cette industrie sur-tout, que les Hollandois sont parvenus à rendre leur colonie le grenier de tous leurs établissemens aux Indes orientales, & la meilleure relâche que les vaisseaux puissent faire pour rafraichir & approvisionner les équipages.

Lorsque les Hollandois commencerent à former les vignobles de leur [p.17] colonie ; ils rechercherent avec soin des plans des cantons qui jouissoient de la plus grande réputation pour leurs vignes. Après bien des essais inutiles pour faire à l'extrémité de l'Afrique des vins de Bourgogne, de Champagne & autres, ils se sont arrêtés à cultiver les plans transportés d'Espagne, des isles Canaries & du Levant dont le climat est plus analogue à celui du Cap. Aujourd'hui les plants dominants dans leurs vignes sont des plants de muscat qui réussissent très-bien, le muscat rouge sur-tout cultivé dans un petit terroir nommé *Constance*, y donne du vin délicieux ; la compagnie d'Hollande en arrête toutes les années la récolte qu'elle fait transporter en Europe pour en faire des présens aux Souverains.

Les vignes du Cap se cultivent sans échelats ; on leur fait le même labour que nous faisons aux nôtres. Elles sont entourées de différens arbres sur lesquels on appuye les ceps de gros muscats Espagnols en forme d'espaliers fort élevés, qui servent d'abri [p.18] au vignoble contre la violence des vents.

Le jardinage n'est pas plus négligé au Cap que les autres parties de l'agriculture ; on y trouve tous les légumes d'Europe & les meilleurs de ceux

qui sont particuliers aux autres parties du monde. Indépendamment des jardins des colons qui sont aussi-bien entretenus que dans aucune partie d'Europe, la Compagnie d'Hollande a fait former deux ou trois jardins magnifiques, qu'elle entretient avec une dépense digne d'une Compagnie souveraine.

Quinze ou vingt jardiniers Européens, dont l'habileté a été reconnue avant d'être embarqués, sont chargés de la culture de chacun de ces vastes jardins, sous la direction d'un jardinier principal dont la place est lucrative & honorable. C'est dans ces jardins publics que se font aux fraix de la Compagnie, tous les essais de nouvelle culture. C'est là que les particuliers trouvent gratuitement, avec les instructions nécessaires, les graines [p.19] & les plantes dont ils peuvent avoir besoin.

Ces jardins fournissent dans la plus grande abondance des herbages & des fruits de différentes especes, aux équipages des vaisseaux de la Compagnie.

On y remarque avec admiration des emplacements considérables, consacrés à la Botanique, dans lesquels on voit placées dans le plus grand ordre les plantes les plus utiles & les plus rares de toutes les parties du monde. Les voyageurs curieux ont la satisfaction d'y trouver des jardiniers instruits qui se font un plaisir de leur démontrer chaque plante.

Ces beaux jardins sont terminés par de grands vergers où l'on trouve tous les fruits de l'Europe, ceux de l'Afrique & quelques uns de l'Asie. Rien n'est plus agréable que d'y voir à différentes expositions, même dans la même enceinte, le chataignier, le pommier & les autres arbres fruitiers des climats les plus froids, avec le muscat des Indes, le camphrier de Borneo, [p.20] les palmiers & plusieurs autres arbres de la zone torride.

Madagascar

En doublant le Cap de bonne Espérance, on entre dans la mer des Indes, & l'on trouve d'abord la grande isle de Madagascar. Nous ne connoissons encore que quelques parties de cette isle, quoique nous y ayons eu des établissemens & que nous la fréquentions depuis près d'un siecle. Les terres que nous y connoissons sont très-fertiles, & les habitans seroient bons agriculteurs si leurs denrées avoient un débouché. Ils élèvent des troupeaux nombreux de bœufs & de bêtes à laine. Les paturages, tels que la nature les a formés, sont excellens. On voit dans plusieurs cantons des défrichés immenses couverts d'un gros *gramen* à large feuille qui

s'éleve à la hauteur de 5 à 6 pieds ; les habitans le nomment *fatak*, il nourrit & engraisse parfaitement les bêtes à corne qui sont de la plus grande [p.21] espece & différens des nôtres en ce qu'elles portent une grosse loupe sur le col. Un autre petit gramen fin croit naturellement dans les sables sur le bord de la mer & fournit la nourriture aux bêtes à laine. Celles-ci sont de la même espece que celles de Barbarie & différentes des nôtres, sur-tout par la grosseur monstrueuse de leur queue qui pese jusqu'à 6 à 8 livres.

Les Madecasses ou Malegaches, (c'est le nom des habitans de cette isle) ne cultivent guere d'autres grains que le ris. Ils le sement au commencement de la saison des pluyes ; ils sont par-là dispensés d'acouder leurs champs. Ils ne donnent à leur terre d'autre labour qu'avec la pioche ; ils commencent par serfouir toutes les herbes, puis 5 à 6 hommes se rangent en ligne dans le champ & font devant eux des petits trous dans lesquelles les femmes ou des enfans qui suivent, jettent quelques grains de ris qu'ils couvrent de terre avec le pied : une terre ensemencée de la sorte [p.22] rapporte jusqu'à 80 & 100 pour un, ce qui prouve l'extrême fertilité du sol plutôt que la bonté de la culture. Quelque mal entendue qu'elle paroisse, elle suffit pour mettre les peuples de Madagascar dans l'abondance. Je n'ai vu aucun pays dans le monde où le ris & les approvisionnementns essentiels soient à meilleur marché. Pour un coupon de toile grossiere, teinte en bleu qui peut valoir 20 sols de notre monnaie, le Madecasse donne 2 ou 3 mesures de ris. Ces mesures sont fournies par les Européens, qui ne manquent pas d'augmenter la capacité chaque année, sans que les insulaires s'en plaignent. La mesure se remplit d'abord comble, puis l'acheteur use du droit qu'il a établi pour avoir bonne mesure, il enfonce le bras jusqu'au coude dans le ris, & d'un seul coup vuide presque entierement la mesure que le Madecasse a la patience de remplir une seconde fois, sans jamais murmurer. Cette mesure se nomme *gamelle*, & une gamelle [p.23] ainsi mesurée donne environ 160 livres de ris blanc.

Il n'y a pas de doute que si notre Compagnie des Indes qui est seule en possession de la traite dans cette isle, vouloit y encourager l'agriculture, elle feroit dans peu les plus grands progrès. Nos isles de France & de Bourbon qui en sont voisines, y trouveroient dans tous les tems une ressource assurée contre les disettes qui affligent fréquemment la premiere de ces isles. Nos escadres destinées pour les grandes Indes, obligées de relâcher dans le port de l'isle de France pour s'y rafraîchir, y trouveroient des provisions abondantes apportées de Madagascar, & ne seroient pas dans le

cas de perdre leur tems à aller à Batavia ou au Cap, mendier des vivres chez les Hollandois, tandis que les ennemis nous enlèvent nos places, comme il est arrivé dans la guerre qui vient de finir en 1762.

Le froment croîtroit à Madagascar dans la même abondance que le ris. Il a été cultivé autrefois avec succès [p.24] dans l'établissement que nous possédions à la pointe méridionale de l'isle sous le nom de *Fort Dauphin*. On y trouve encore aujourd'hui de beaux épis de froment qui y fut cultivé anciennement, & qui depuis que nous en avons été chassés s'est semé annuellement de lui-même, & croit pèle mêle avec les herbes naturelles du pays. Les terres y sont d'une fertilité inconcevable ; les insulaires sont intelligens & adroits. Dans les quartiers où les Arabes n'ont point pénétré, ils ont les simples loix de la nature & les mœurs des premiers hommes. Ces loix & ces mœurs sont plus favorables à l'agriculture que toutes nos sublimes spéculations, que nos traités les plus complets sur les meilleures pratiques, que tous ces moyens employés de nos jours pour ranimer parmi nous un art que nos mœurs nous font regarder avec mépris, ou traiter avec légèreté & qui est sans cesse harcelé, sans cesse opprimé par une foule d'abus sortis de nos loix mêmes. [p.25]

Isle de Bourbon.

A 200 lieues environ à l'Est de Madagascar, on trouve nos deux isles de Bourbon & de France, dont le sol est naturellement aussi fertile que celui de Madagascar, & qui jouissent d'un climat beaucoup plus heureux. La première de ces isles n'a aucun port ; elle est peu fréquentée par nos vaisseaux. Les habitans y ont conservé des mœurs simples, l'agriculture y est assez florissante. L'isle de Bourbon produit du froment, du ris, du maïs pour les besoins de ses habitans & même pour fournir à une petite partie de ceux de l'isle de France. La culture y est la même qu'à Madagascar, les troupeaux de bœufs & de moutons qui y ont été transportés de cette grande isle y réussissent d'autant mieux, qu'on a eu l'attention d'y transporter aussi le gramin nommé *fatak*, que j'ai dit ci-devant être un excellent paturage.

La plus grande partie des terres de cette isle est employée à la culture [p.26] du caffeeier. Les premiers plants de cet arbrisseau y ont été apportés en droiture de Moka. Le caffeeier se multiplie par ses graines qui se sement d'elles-mêmes ; il exige peu de culture ; elle se réduit à donner 3 ou 4 labours à la jeune plante pendant la première année, pour la débarrasser du

voisinage des mauvaises herbes qui lui déroberaient sa subsistance. Dès la seconde année elle croit sans soins : ses branches qui naissent à fleur de terre, & qui s'étendent horizontalement étouffent par leur ombre toutes les plantes étrangères qui pourroient croître à leur tour ; au bout de 18 mois le coffeier commence à rapporter son fruit, & dès la troisième année il donne une pleine récolte. On plante ces arbrisseaux en échiquier à la distance de sept pieds environ les uns des autres, & lorsqu'ils s'élevent trop on les rabaisse en les coupant à 2 pieds de terre.

Le coffeier demande une terre légère & il réussit mieux dans le sable presque pur, que dans une bonne terre. [p.27]

On observe à l'isle de Bourbon que chacun de ces arbrisseaux rapportoit annuellement l'un dans l'autre une livre de café. Ce fruit meurit & se recueille à l'isle de Bourbon dans un tems sec, ce qui lui donne un grand avantage sur les cafés de nos isles de l'Amérique qui ne meurissent & ne se recueillent que dans les saisons de pluye. Le café après avoir été cueilli demande à être desséché, c'est pourquoi on l'expose au soleil pendant plusieurs jours jusqu'à ce que la sève paroisse extrêmement seche & racornie. Alors on le dépouille de la pulpe, ce qui se fait avec des pilons dans de grandes auges de bois.

L'isle de France.

L'isle de France possède deux excellens ports, où vont relâcher tous nos vaisseaux employés, en tems de paix au commerce des Indes & de la Chine, en tems de guerre à la défense de nos établissemens. Cette isle est par conséquent moins isolée que celle [p.28] de Bourbon. L'administration & les mœurs de l'Europe y ont plus d'influence. Elle renferme des terres aussi fertiles que celles de Bourbon ; des ruisseaux qui ne tarissent jamais, l'arrosent dans tous les sens comme un jardin, & néanmoins les récoltes y manquent souvent. Elle est presque toujours dans la disette.

Depuis le célèbre M. De la Bourdonnais qui l'a gouvernée pendant 10 à 12 années, & qui doit être regardé comme le fondateur de la colonie, puisqu'il est le premier qui y ait établi l'agriculture, on a sans cesse erré de projets en projets ; on y a tenté la culture de toutes les especes de plantes & l'on n'en a suivi aucune. Le café, le coton, l'indigo, la cane à sucre, le poirier, le cannelier, le meurier, le thé, le cacaoier, le roucou, tout a été cultivé par essais ; mais avec cette légèreté qui ne permet aucun succès. Si l'on avoit suivi le plan simple du fondateur, qui étoit de s'assurer du pain, l'isle seroit

aujourd'hui florissante ; l'abondance y [p.29] régneroit parmi les colons, les équipages des vaisseaux y trouveraient les approvisionnemens nécessaires.

La culture des grains quoique négligée & mal entendue, est celle qui réussit le mieux. Les terres qui y sont employées rapportent successivement chaque année une récolte de froment & une autre de ris ou de bled de Turquie sans jamais se reposer, sans recevoir aucun amendement & sans autre labour que celui que j'ai dit être pratiqué à Madagascar.

Le manioc qui a été transporté du Brésil par M. De la Bourdonnais, & qui ne fut d'abord, cultivé qu'avec répugnance & par force, est aujourd'hui la principale ressource des colons pour la nourriture des esclaves. La culture de cette racine est la même à l'isle de France qu'en Amérique. Je ne répéterai pas ici ce que plusieurs voyageurs en ont dit.

On avoit autrefois transporté de Madagascar dans cette isle, des troupeaux nombreux de bœufs & de moutons ; mais depuis que l'on a calculé [p.30] qu'il y avoit plus de profit particulier à transporter des esclaves que des bœufs, on a négligé l'augmentation des troupeaux que les besoins continuels de la colonie & des vaisseaux diminuent sans cesse. D'ailleurs on n'a encore formé dans l'isle aucun pâturage, ou ils ont été formés avec si peu d'intelligence qu'aucun n'a réussi. L'isle produit naturellement en différens cantons un *gramen* admirable qui croit à la hauteur de 5 à 6 pieds. Ce gramen sort de la terre au commencement de la saison des pluies, il fait toute sa végétation dans l'espace de trois mois que dure cette saison. Les colons profitent de ce tems pour y faire pâturer leurs troupeaux qui s'y engraisent promptement ; mais la végétation finie, il ne reste plus sur la terre qu'une paille trop dure pour que les bêtes puissent s'en nourrir. Bientôt le feu apporté par mille accidens au milieu de ces pailles, les consomment & avec elles une partie des forêts voisines.

Pendant tout le reste de l'année, les [p.31] troupeaux vont errer & languir dans les bois. La plus grande faute qui ait été commise dans cette isle, celle qui préjudicie le plus au succès de la culture, est d'avoir défriché les forêts par le feu sans laisser aucun bois de distance en distance dans les défrichemens. Les pluies qui dans cette isle sont le seul amendement & le meilleur que la terre puisse recevoir, suivent exactement les forêts, s'y arrêtent & ne tombent plus sur les terres défrichées. D'ailleurs ces terres n'ont aucun abri contre la violence des vents qui détruisent souvent toutes les récoltes.

Nous avons vu ci-devant que les Hollandois qui n'avoient pas de bois au Cap, y en ont planté pour garantir leurs maisons. L'isle de France en étoit couverte & nos colons les y ont détruits.

Observations faites à la côte de Coromandel.

Dans tous les tems l'agriculture a [p.32] été florissante aux Indes orientales ; elle y a néanmoins beaucoup dégénéré depuis la conquête des Mogols qui, comme tous les peuples barbares ont méprisé le travail qui nourrit l'homme, pour s'attacher à cet art destructeur qui désole la terre.

En s'emparant du pays, les conquerans s'en sont approprié toutes les terres. Les Empereurs de Mogols les ont divisées en plusieurs grands fiefs amovibles qu'ils distribuent aux grands de leur Empire, lesquels les afferment à leurs vassaux, & ceux-ci à d'autres ; de sorte que les terres ne sont plus cultivées que par des journaliers & des valets de sous fermiers.

Comme il n'est pas de pays au monde plus sujet à révolution que celui des Indes, soumis à des maîtres dont le gouvernement est une véritable anarchie, le possesseur du fief ainsi que son fermier, sans cesse incertains de leur sort, ne pensent qu'à dépouiller leurs terres & ceux qui les cultivent sans y faire jamais aucune amélioration. Heureusement pour ces [p.33] conquérans barbares, le peuple conquis inviolablement attaché à ses mœurs antiques n'a pas cessé de se livrer à l'agriculture par goût & par religion. Malgré la tyrannie insensée du Mogol, le Malabar plein de mépris & de pitié pour le maître auquel il obéit, cultive avec la même ardeur que s'il étoit propriétaire le champ qui appartenoit à ses peres, & dont la culture lui est confiée par l'usurpateur.

La tribu des laboureurs est une tribu honorée parmi les Indiens. La religion même a consacré l'art de la culture, & jusqu'aux animaux destinés au labourage. Comme les Indes manquent en général de paturages, que les chevaux y sont rares, que les bœufs & les buffles y multiplient difficilement, l'ancienne politique indienne a voulu que ce fût un crime contre la religion de tuer un de ces animaux utiles.

Les Malabares en tirent plus de service qu'aucun autre peuple ; ils les employent comme nous, au labour [p.34] & aux voitures, de plus ils leur font porter toute sorte de fardeaux. On ne voit guere d'autre bête de charge aux environs de Pondichery : je suis persuadé que dans tout pays on en pourrait tirer le même service.

Les terres de la côte de Coromandel sont des terres légères, sablonneuses & seches. Cependant l'industrie & le travail des Malabares en tirent deux récoltes par année, sans les laisser jamais reposer. A la récolte du ris succède celle de quelques menus grains, tels que le millet, ou de quelques phaseoles dont les Indes produisent une infinité d'especes.

De tous les procédés de l'agriculture indienne, le plus remarquable est celui de l'arrosement des terres pour la culture du ris.

Machine pour arroser les terres.

Si le terrain qu'on veut arroser n'a dans son voisinage, ni ruisseau, ni fontaine assez abondans, on y creuse un puits, sur le bord duquel [p.35] on élève un pilier à la même hauteur, à peu près que le puits a de profondeur. Ce pilier porte à son sommet qui est partagé en fourche, une cheville de fer qui en traverse horizontalement les deux portions & qui supporte une basscule garnie d'échelons. La partie supérieure de cette basscule déborde le sommet du pilier de trois pieds environ, & porte une longue perche posée parallèlement avec le pilier. A cette perche tient un grand sceau de bois ou de cuivre. A coté de la machine est maçonné en brique & bien cimenté un recevoir destiné à renvoyer d'abord les eaux du puits. Ce reservoir est plus élevé que le terrain qui doit être arrosé. Il a sa décharge proportionnée du côté du champ. Tout étant ainsi disposé, un homme monte au haut du pilier par les échelons de la basscule. Dès qu'il est arrivé au sommet, un autre placé sur le bord du puits y enfonce la perche à laquelle tient le sceau ; alors celui qui étoit au sommet descend par les mêmes échelons de la basscule, & amène [p.36] à la hauteur du reservoir le sceau plein d'eau que l'autre y renverse. Dès que le reservoir est plein, on ouvre la décharge, l'inondation commence & se soutient par la manœuvre de ces deux hommes, qui passent quelquefois des journées entieres, l'un à monter & à descendre, l'autre à renverser un sceau.

Labourage.

Les Malabares labourent leurs terres avec un instrument semblable à la aire de Provence, ou à la souchée en usage dans cette province. Ils y employent les bœufs & plus communément des buffles. Ces derniers sont beaucoup plus forts & résistent mieux aux chaleurs que les bœufs, qui en général sont foibles & de petite espece à la côte de Coromandel.

Troupeaux de moutons & autres.

Ces animaux sont nourris avec de la paille de ris, quelques herbages & [p.37] des fèves cuites. On voit ça & là dans les campagnes quelques petits troupeaux de cabris, & d'autres de moutons qui diffèrent des nôtres en ce qu'ils sont couverts de poil au lieu de laine. On les connoit dans nos colonies sous le nom de *chiens marons*. Tous ces troupeaux sont maigres & multiplient peu.

Si les habitans de l'Inde se nourrissoient de viande comme les Européens, le pays seroit bientôt dépeuplé de toute espece de bétail. Il paroît donc que la loi religieuse qui fait un crime à l'Indien de manger la chair des animaux a été dictée par un sage politique, qui s'est servi de l'autorité de la religion pour assurer l'obéissance à un règlement que la physique du climat prescrit.

Les Malabares se nourrissent de grains & sur-tout de beurre, de légumes & de fruits. Ils ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ce sont les terres situées au midi & à l'ouest de l'Indoustan, qui sont les greniers de ce vaste pays & qui y maintiennent [p.38] l'abondance. Ces terres sont restées entre les mains des anciens naturels de l'Inde, dont les loix sont très-favorables à l'agriculture. Les Mogols ont fait jusqu'ici des efforts inutiles pour s'en emparer.

Jardins.

On ne voit dans les jardins Malabares aucun légume qui vaille les nôtres. Après leurs différentes especes de phaséole dont quelques-unes sont vivaces & d'autres *arborescentes*, la meilleure de celles qu'ils cultivent est la *bazella*, connue en France sous le nom d'épinard de Chine ; c'est une plante vivace & grimpante que l'on rame comme nos pois, ou que l'on appuie contre des murailles qu'elle couvre en très peu de tems d'une verdure très-agréable, son goût est à peu près le même que celui de notre épinard.

L'art du jardinage est peu connu à la côte de Coromandel. Les vergers y sont mieux fournis que les jardins, [p.39] quoi qu'ils n'ayent aucun fruit qui puisse être comparé à ceux d'Europe. Les Indiens n'ont pas l'art de la greffe, leurs fruits les plus communs sont l'ananas, le mangue, la bonane, la gouyave. Les deux premiers de ces fruits qui sont excellents à la côte Malabar & en différentes parties des Indes, n'ont à la côte de Coromandel qu'une bonté très-médiocre.

Cocotier.

Le plus utile de tous les arbres de leurs vergers, est sans contredit le cocotier. Ce palmier porte des grappes de noix d'une grosseur monstrueuse. Lorsqu'on laisse venir ces noix à maturité elles fournissent une huile abondante, que les Indiens employent à toute sorte d'usage, sur-tout à l'assaisonnement de leurs légumes, malgré le goût désagréable de cette huile pour quiconque n'y est pas accoutumé. Mais le meilleur moyen de rendre la culture profitable, c'est d'en tirer du vin. L'Indien saisit le tems où la noix [p.40] du cocotier a atteint la grosseur de nos noix ordinaires, ce qui arrive peu après la chute de la fleur, alors il coupe la queue de la grappe à la distance environ de 7 à 8 pouces du tronc de l'arbre. Il y attache un vase de terre pour recevoir la sève abondante qui en sort ; il enveloppe exactement avec un linge l'ouverture du vase, pour garantir la liqueur de l'influence de l'air qui la feroit aigrir ; le vase se remplit dans 24 heures. L'Indien est attentif à le changer chaque jour. Ce vin naturel se nomme *soury*, il se débite & se boit dans cet état. Il a à peu près le goût & l'effet du moût de raisin ; mais il se conserve peu de jours, il faut le passer à l'alambic, sans quoi il aigriroit & ne seroit plus potable. Ce vin distillé est ce qu'on nomme *racque*, il est plus violent que notre eau-de-vie.

Un cocotier ainsi destiné à fournir du vin rapporte souvent une pagode de revenu (environ 8 liv. de notre monnoye). Ces arbres se plantent à la distance de 25 ou 30 pieds, ils [p.41] tardent 10 à 12 années à rapporter, mais ils donnent du fruit ou du vin pendant plus de 50 ans. Ils aiment un sol sablonneux, & ils réussissent assez bien dans le sable pur.

Les Malabares cultivent en plein champ plusieurs plantes à graines huileuses, telles que le sésame ou gergelin, qui est une graine digitale & le *ricin* ou *palma christi*. Il faut que l'huile fraîche tirée de la sève de cette dernière plante, qui est reconnue en France pour un caustique violent & dangereux, n'ait pas cette mauvaise qualité aux Indes, car les Malabares la regardent comme un purgatif doux & le meilleur remède pour la plupart des maladies des enfans à la mammelle. L'usage est de leur en faire prendre tous les mois une cueillerée en la mêlant en portion égale avec le lait de la mere. Je finis cet article en observant que l'on tomberoit dans l'erreur si l'on pensoit se former une idée de la culture générale des Indes d'après ce que je viens de dire sur celle de la côte de Coromandel ; cette côte & [p.42] les terres qui en dépendent sont une petite partie des Indes orientales

proprement dites, & cette partie est la plus stérile & l'une des plus dévastées par l'invasion des Mogols, par les guerres continuelles que ces Conquérans se font entr'eux & par leur gouvernement destructeur. La côte d'Orixa, celle de Malabar, le territoire de Surate, les rives du Gange & le cœur de l'Indoustan, sont d'une toute autre fertilité, & l'agriculture est plus florissante dans quelques-unes de ces contrées. Je ne rend compte que de ce que les circonstances m'ont permis d'observer par moi-même.

Etat de l'agriculture dans le Royaume de Siam.

Le Royaume de Siam dans la presque isle de l'Inde, de delà le Gange, possède un sol généralement bon & des terres de la plus grande fertilité. Ce Royaume partagé comme l'Indoustan du nord au sud par une chaîne de montagnes, jouit à la fois [p.43] pendant toute l'année de deux saisons différentes. Sa partie occidentale qui regarde le golphe de Bengale, est arrosée par des pluies continuelles pendant six mois que dure la mousson des vents d'ouest. Cette saison humide est regardée comme un hiver dans cette partie, tandis que dans l'autre moitié du Royaume qui regarde l'est, on jouit du plus beau ciel & l'on ne s'aperçoit de la saison différente qui règne de l'autre côté, que par le débordement du *Menam*. Ce fleuve coule au pied des montagnes, où s'arrêtent les pluies ; il baigne les murs de la Capitale, & inonde annuellement sans aucun ravage un pays délicieux couvert de plantations de ris. Le limon que dépose le *Menam* engraisse singulièrement les terres ; le ris semble s'élever à proportion de ce que l'inondation augmente, & le fleuve rentre régulièrement dans son lit à mesure que le ris approchant de sa maturité, n'a plus besoin de ses eaux. Voilà ce que la nature a fait pour les hommes qui habitent ce beau pays. Elle [p.44] a fait plus, elle a rempli les campagnes d'une multitude de fruits délicieux, qui n'exigent presque aucune culture. Tels sont les ananas, les mangoustes, fruit le plus délicat qu'il y ait peut être sur la terre, les mangues de plusieurs sortes, toutes excellentes, une variété infinie d'orangers & de bananiers, le ducion, la gacca & autres fruits de moindre qualité. Plus généreuse encore, la nature a placé dans les terres de cette contrée & presque à la superficie, des mines d'or, de cuivre & d'étain fin, comme aux Indes sous le nom de Calin.

Dans ce paradis terrestre, au milieu de tant de richesses, qui croiroit que le Siamois est peut-être le plus misérable des peuples ?

Le gouvernement de Siam est despotique, le souverain jouit seul du droit de la liberté naturelle à tous les hommes. Ses sujets sont ses esclaves ; chacun d'eux lui doit six mois de service personnel chaque année sans aucun salaire & même sans nourriture. Il leur accorde les six autres mois [p.45] pour se procurer de quoi vivre. Sous un tel gouvernement, il n'y a point de loi qui protège les particuliers contre la violence, & qui leur assure aucune propriété. Tout dépend des fantaisies d'un Prince abruti par toute sorte d'excès & sur-tout par ceux du pouvoir, qui passe ses jours enfermé dans un serrail, ignorant tout ce qui se fait hors de son Palais, & sur-tout les malheurs de ses peuples. Cependant ceux-ci sont livrés à la cupidité des grands, qui sont les premiers esclaves, & approchent seuls à des jours marqués, mais toujours en tremblant de la personne du despote, qu'ils adorent comme une Divinité sujette à des caprices dangereux.

La religion seule a conservé le pouvoir de protéger contre la tyrannie, ceux qui se font admettre au rang des Prêtres de *Somonacondom*, le Dieu des Siamois. Ceux qui prennent ce parti, & le nombre en est grand, sont obligés par la loi de garder le célibat, [p.46] ce qui occasionne dans un climat chaud comme celui de Siam, beaucoup de désordre, & dépeuple entièrement le pays.

On conçoit facilement que sous un tel gouvernement, l'agriculture ne sauroit prospérer ; on pourroit même dire qu'elle est presque nulle à Siam, si l'on compare la petite quantité de terre cultivée à l'étendue immense de terrain qui reste en friche.

Dans les terres mêmes qui sont mises en valeur, on peut dire que c'est la nature qui fait presque tout. Les hommes opprimés, avilis, sans courage, & pour ainsi dire, sans bras, ne se donnent guère d'autres soins que celui de recueillir ses dons ; & comme le pays est fort étendu & la population très-petite, elle jouit abondamment du nécessaire presque sans travail.

Depuis le port de Mergin, situé sur la côte occidentale de ce Royaume jusqu'à la capitale, on traverse pendant 10 à 12 journées des plaines immenses très-bien arrosées, qui [p.47] offrent à la vue un sol excellent, dont quelques-unes paroissent avoir été cultivées autrefois, & qui sont toutes en friche. On est obligé de faire ce voyage par caravanes, pour se défendre des tigres & des éléphants, à qui ce beau pays est abandonné. On marche pendant plus de 8 jours sans trouver aucune peuplade.

Les environs de la Capitale sont cultivés ; les terres du Roi, celles des Princes, des Ministres & des premiers Officiers, annoncent l'extrême

fertilité du pays, on y assure que ces terres rapportent ordinairement 200 pour un.

La méthode des Siamois pour la culture du ris, est de le semer d'abord fort épais dans un petit carré de terre bien arrosé, sans l'enterrer beaucoup. Dès que les plantes sont parvenues à la hauteur de 5 à 6 pouces, on les arrache & on les transpose par petits paquets de 3 à 4 brins, à la distance d'environ 4 pouces en tous sens les uns des autres. On enfonce ces plantes jusqu'au collet dans une terre **[p.48]** boueuse qui a reçu un bon labour à la charrue, tirée par une paire de buffles. Le ris transplanté de la sorte, talle beaucoup & rapporte plus sans comparaison que celui qu'on laisseroit croître dans la même terre, où on l'auroit d'abord semé.

Ce sont des Chinois & des Cochinchinois établis dans la capitale, & dans ses environs qui contribuent le plus à faire valoir les terres. Ces étrangers étant utiles au Souverain par le commerce qu'ils font avec lui ; l'intérêt du gouvernement les garantit de la tyrannie. Dans le voisinage des terres cultivées dont je viens de parler, il s'en trouve appartenant à différens particuliers, qui, découragés par les vexations continuelles qu'ils éprouvent, les ont abandonnées. On est étonné de voir ces terres, qui, quelquefois n'ont été ni labourées, ni ensemencées depuis plusieurs années, produire néanmoins de belles récoltes de ris. Ce grain recueilli négligemment, se sème de lui-même, & se reproduit ainsi tout seul à l'aide des **[p.49]** inondations du Menam, ce qui prouve tout à la fois l'extrême fertilité de la terre, & le malheur de ses habitans.

Les vergers du Prince, des Grands & des Talapoins, sont admirables par la variété des fruits, tous meilleurs les uns que les autres qu'on y trouve. Mais il n'est guere permis à des particuliers d'en avoir de semblables. Lorsqu'un particulier a le malheur de posséder un arbre d'excellent fruit, tel que de mangoustes, des soldats ne manquent pas de venir annuellement arrêter pour le Roi, ou pour quelque Ministre tous les fruits de cet arbre. Ils les comptent tant bien que mal, en rendent caution ou gardien celui qui en est propriétaire, & si lors de la maturité le nombre des fruits ne se trouve pas, le pauvre propriétaire est traité d'une manière indigne. On conçoit qu'il est de l'intérêt des particuliers de ne posséder aucun arbre semblable.

Les Siamois élèvent quelques troupeaux de buffles & de bœufs, pour **[p.50]** lesquels ils ne se donnent d'autres soins que de les conduire tous les jours dans des terres en friche, qui abondent en paturages, & de les ramener tous les soirs dans des parcs pour les garantir des tygres, qui sont

très-communs dans le pays. Ils n'en tirent aucun laitage & très-peu de service. Leur religion qui est la même qu'aux grandes Indes, & qui n'est guere connue que des Talapoins, leur défend de tuer ces animaux. Ils éludent la loi en les vendant à des Mahométans établis chez eux, qui les tuent & en débitent la viande en secret. Ils élèvent beaucoup de volaille & sur-tout des canards, de la meilleure espece qui se trouve aux Indes.

Le Roi entretient une grande quantité d'éléphants apprivoisés. Ces animaux monstrueux occupent chacun jusqu'à 12 ou 15 hommes journellement pour leur couper de l'herbe, des bananiers, des cannes à sucre. Ils ne sont d'aucune utilité réelle, ils ne servent qu'à la décoration. Ils annoncent, disent les Siamois, la grandeur [p.51] de leur Prince, & celui-ci mesure sa puissance sur le nombre de ses éléphants plutôt que sur celui de ses sujets.

Au reste ces animaux font beaucoup de dégâts. Ceux qui en ont la conduite rançonnent tous les particuliers qui possèdent des terres ou des jardins, sans quoi ils y feroient entrer leurs éléphants qui ravageroient tout ; & quel seroit le sujet assez téméraire pour oser manquer de respect aux éléphants du Roi de Siam, dont plusieurs à la honte de l'esprit humain, sont chargés de titres & décorés des premieres dignités du Royaume.

Etat de l'agriculture chez les Malais.

Au dessus du Royaume de Siam est située la presque-isle de Malaca.¹³ Ce pays fut autrefois très-peuplé & par conséquent bien cultivé. Le peuple qui l'habitoit formoit une puissance considérable, & jouoit un rolle brillant dans l'Asie ; il couvroit la mer de ses vaisseaux & faisoit un commerce [p.52] immense. Il avoit apparemment d'autres lois que celles qui le gouvernent aujourd'hui. Il en est sorti en différens tems une multitude de colonies, qui ont peuplé de proche en proche les isles de Sumatra, de Java, de Bornéo, & Celebes ou Macassar, des Molucques, les Philippines & les isles innombrables de tout cet archipel, qui borne l'Asie au Levant, & qui occupe environ 700 lieues en longitude de l'est à l'ouest, sur 600 en latitude du nord au sud. Tous les habitans, au moins ceux des côtes de ces isles sont un même peuple, ils parlent à peu près le même langage, ils ont les mêmes loix & les mêmes mœurs. Il est assez singulier que cette nation qui occupe une partie aussi considérable de la terre soit à peine connue eu Europe.

¹³ Note JPM : Nous ecrivions aujourd'hui « Au-dessous du Royaume de Siam ... », mais au 18^e siecle on s'éleve à compter du zéro de l'équateur au nord comme au sud, au fur et à mesure que les parallèles augmentent.

Je vais, Messieurs, vous donner une idée de ses loix & de ses mœurs, & vous jugerez facilement de son agriculture.

Les voyageurs qui fréquentent les Malais, sont très-étonnés de trouver **[p.53]** au midi de l'Asie & sous le climat brulant de la ligne, les loix, les mœurs, les usages & les préjugés des anciens peuples du nord de l'Europe. Les Malais sont gouvernés par les loix féodales, par ces loix bizarres imaginées pour défendre, contre le pouvoir d'un seul la liberté de quelques-uns, en livrant la multitude à l'esclavage. Ils ont les mœurs, les usages & les préjugés que ces loix donnent.

Un chef qui a le titre de Roi ou de Sultan, commande à de grands vassaux qui obéissent quand ils le veulent. Ceux-ci ont des arrière vassaux, qui en usent souvent de même à leur égard. Une petite partie de la nation vit indépendante sous le titre d'*Oramçai* ou noble, & vend ses services à celui qui les paye le mieux, c'est-à-dire, le corps de la nation est composée de serfs, & vit dans l'esclavage.

Avec de telles loix, les Malais sont un peuple inquiet, aimant la navigation, la guerre, le pillage, les **[p.54]** émigrations, les colonies, les entreprises téméraires, les aventures, la galanterie. Ils parlent sans cesse d'honneur, de bravoure, & dans le vrai ils passent chez ceux qui les fréquentent, pour le peuple le plus traître & le plus féroce qu'il y ait sur la terre ; & ce qui m'a paru fort singulier, c'est qu'ils parlent la langue la plus douce de l'Asie. Ce que M. le Comte de Forbin a dit, dans ses mémoires de la férocité des Macassars, est exactement vrai, & convient également à tous les peuples Malais. Plus attachés aux loix insensées de leur prétendu honneur, qu'à celles de la justice & de l'humanité, on voit toujours parmi eux le fort attaquer le foible. Leurs traités de paix & d'amitié ne durent jamais au delà de l'intérêt qui les leur a fait faire. Ils sont toujours armés & toujours en guerre entr'eux ou occupés à piller leurs voisins.

Cette férocité que les Malais qualifient de bravoure, est si connue des compagnies Européennes qui sont établies aux Indes, que toutes se sont **[p.55]** accordées à faire un règlement qui défend aux Capitaines de leurs vaisseaux qui vont dans les isles Malaises, de prendre à bord aucun matelot de cette nation ou tout au plus, dans un extrême besoin, d'en prendre plus de 2 ou 3.

On a vu quelquefois de ces hommes atroces, embarqués imprudemment en très-petit nombre, attaquer dans le moment qu'on y pensoit le moins, un vaisseau, le poignard à la main & tuer beaucoup

d'hommes avant qu'on pût s'en rendre maître. On a vu des bateaux Malais armés de 25 à 30 hommes, aborder hardiment des vaisseaux Européens de 40 canons, pour s'en emparer & massacrer avec le poignard une partie de l'équipage. L'histoire Malaise est pleine de traits semblables, qui tous annoncent la férocité la plus téméraire.

Le Malais qui n'est pas serf est toujours armé ; il rougiroit de sortir de sa maison sans son poignard qu'il nomme *crit*. L'industrie de la nation [p.56] s'est surpassée dans la fabrication de cet instrument destructeur.

Comme il passe sa vie dans l'inquiétude & dans l'agitation, il ne sauroit s'accommoder d'un habillement ample & large, tel qu'on en voit chez tous les autres Asiatiques. Les habits du Malais sont justes au corps & chargés d'une multitude de boutons qui le serrent de toutes parts. Je rapporte ces petites observations pour prouver que dans les climats les plus différens, les mêmes loix donnent des mœurs, des usages & des préjugés semblables. Leur effet est le même relativement à l'agriculture.

Les terres possédées par les Malais, sont en général de très-bonne qualité. La nature semble avoir pris plaisir d'y placer ses plus excellentes productions. On y voit tous les fruits délicieux que j'ai dit se trouver sur le territoire de Siam, & une multitude d'autres fruits agréables qui sont particuliers à ces isles. Les campagnes sont couvertes de bois odoriférans, tels que le bois d'aigle ou [p.57] d'aloès, le *santal* & le *cassia odorata*, espece de canelle. On y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succèdent toute l'année, & dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'ame, & inspire la volupté la plus séduisante. Il n'est point de voyageur qui en se promenant dans les campagnes de Malacca, ne se sente invité à fixer son séjour dans un lieu si plein d'agrémens, dont la nature seule à fait tous les frais.

Les isles Malaises produisent beaucoup de bois de teinture, sur-tout du sapan qui est le même que le bois de Brésil. On y trouve plusieurs mines d'or que les habitans de Malacca & de Sumatra nomment *Ophirs*, & dont quelques-unes, sur-tout celles que renferme la côte orientale de Celebes & les isles adjacentes, sont plus riches que toutes celles du Pérou & du Brésil. On y connoit des mines de cuivre naturellement mêlées d'or que les habitans nomment *Tombage* ; des mines très-abondantes de calin ou d'étain fin, dans les isles de [p.58] Sumatra & de Banca ; enfin une mine de diamant à *Succadana* dans le sud-est de Bornéo. Ces isles possèdent exclusivement le

Rotin, le Sagou ou palmier à pain, le Camphre & les aromates précieux, que nous connoissons sous le nom d'épicerie fines.

La mer d'accord avec la terre leur fournit la pêche la plus abondante, & de plus l'ambre gris, les perles & les nids d'oiseaux si recherchés en Chine, formés dans les rochers avec le fray de poisson, & l'écume de mer par de petites hirondelles de mer, nourriture pleine de substance que les Chinois ont payé longtems au poids de l'or, & achètent encore actuellement à un prix excessif.

Au milieu de tous ces dons de la nature, le Malais est misérable. La culture des terres abandonnée aux esclaves, est un art méprisé. Ces cultivateurs malheureux, sans cesse arrachés aux travaux champêtres par des maîtres inquiets, qui aiment mieux les employer à la guerre & aux expéditions maritimes, ont rarement [p.59] le tems & jamais le courage de donner à leur terre de bons labours. Le pays reste presque tout en friche ; on ne lui fait pas produire le ris, ou les grains nécessaires à la subsistance de ses habitans.

Le Sagou.

L'arbre de sagou supplée en partie au défaut des graines. Cet arbre admirable est un présent de la nature bienfait pour des hommes incapables de travail. Il ne demande aucune culture ; c'est un palmier qui croit naturellement dans les forêts à la hauteur d'environ 25 à 30 pieds. Il devient quelquefois si gros qu'un homme a de la peine à l'embrasser. Il se multiplie lui-même par ses graines & ses rejettons. Son écorce ligneuse a environ un pouce d'épaisseur, & couvre une multitude de fibres allongées qui s'entrelassant les unes dans les autres, enveloppent une masse de farine gommeuse. Dès que cet arbre est mûr & prêt à donner sa substance, il [p.60] l'annonce en se couvrant à l'extrémité de ses palmes d'une poussière blanche, qui transpire au travers des pores de la feuille. Alors le Malais l'abat par le pied, & le coupe en plusieurs tronçons qu'il fend par quartiers. Il en tire la masse de farine, qui y est renfermée & qui est adhérente aux fibres qui l'enveloppent. Il délaye le tout dans l'eau commune qu'il passe ensuite au travers d'une chausse de toile fine pour en séparer toutes les fibres. Lorsque cette pâte a perdu une partie de son humidité par l'évaporation, le Malais la jette dans des moules de terre de différentes formes, & l'y laisse sécher & durcir. Cette pâte est une nourriture saine. Elle se conserve ainsi pendant plusieurs années.

Pour manger le sagou, les Indiens se contentent de le délayer dans l'eau ; quelquefois ils le font cuire. Ils ont l'art de séparer la fleur de cette farine & de la réduire en petits grains, de la forme à peu près des grains de ris. Ce sagou ainsi préparé est préféré à l'autre pour les vieillards & pour les **[p.61]** infirmes ; il est un excellent remede pour les poitrinaires. Lorsqu'il est cuit dans l'eau pure ou dans le bouillon, il se réduit en une gelée blanche très-agréable au gout.

Quoique le palmier Sagoufere se trouve naturellement dans les forêts, néanmoins les chefs Malais en font des plantations considérables, & c'est là une de leurs principales ressources pour se nourrir.

Ils auroient de quoi former les plus beaux vergers du monde, s'ils se donnoient la peine de rassembler des plantes de tous les excellens fruits que la nature leur a donnés. On trouve leurs arbres fruitiers plantés çà & là autour de leurs maisons, & dispersés dans leurs terres, sans ordre & sans symmétrie.

Les habitans de la grande isle de Java, sont un peu plus agriculteurs que les autres Malais, depuis qu'ils sont soumis aux Hollandois. Ces négocians Souverains ont profité des désordres occasionnés par leurs loix féodales, pour les mettre tous sous **[p.62]** le joug, en détruisant avec art la puissance des Rois, par celle de leurs vassaux ; puis celle des vassaux par des secours donnés à propos aux Rois à demi terrassés.

Aujourd'hui les Javanois commencent à revenir de l'inquiétude que leur causoient leurs loix, qu'ils ont presque perdues. Ils cultivent avec succès le ris, le café, l'indigo & la canne à sucre. Ils élèvent dans la partie orientale de l'isle, & dans celle de Madur & de Solor qui en sont voisines, des troupeaux de buffles d'une grosseur monstrueuse, dont la viande est très-bonne, & qui sont d'un grand service pour le labourage. Ils y élèvent aussi des troupeaux nombreux de bœufs, de la plus belle, & de la plus grande espece que j'aie vu dans le monde. Le paturage le plus commun de cette partie de ces isles malaises, est le même gramen dont j'ai parlé à l'article de l'isle de France, & dont nos colons profitent si peu.

Ce seroit ici le lieu de vous donner, Messieurs, les procédés de la culture **[p.63]** des épiceries, de l'indigo, de la canne à sucre & de la récolte du camphre, mais cette matiere sera le sujet d'un autre discours.

J'aurois souhaité pouvoir comprendre dans ce même mémoire mes observations sur la culture des terres en Chine, vous eussiez été en état de comparer nation à nation. Après avoir vu l'agriculture méprisée, avilie chez

des peuples barbares, opprimée, chargée d'entraves par leurs loix alambiquées, vraies productions du délire & absolument contraires à la raison, vous eussiez vu ce même art, cet art divin, puisqu'il fut seul enseigné à l'homme par l'auteur de son être, soutenu, protégé par des loix simples qui sont celles de la nature, dictées par elle aux premiers hommes & conservées de génération en génération, depuis l'origine du monde par un peuple sage, par la plus grande nation agricole qu'il y ait sur la terre.

Ce tableau de comparaison vous eut fait voir d'une part la misère, & **[p.64]** les malheurs de toute espèce qui accompagnent l'abandon de l'agriculture, de l'autre ce que cet art honoré, protégé, préféré comme il doit l'être, peut pour le bonheur de l'humanité.

*

[p.67]

**SUITE DES RECHERCHES SUR L'ÉTAT DE L'AGRICULTURE
Chez différentes nations de l'Afrique & de l'Asie.**

MESSIEURS,

JE commençai l'année dernière à vous rendre compte de mes recherches sur l'état de l'agriculture, chez les différens peuples de l'Afrique & de l'Asie. Je vous fis remarquer qu'elle étoit presque nulle chez les Nègres stupides & indolens, qui habitent les côtes occidentales de l'Afrique; je vous la peignis florissante à l'ombre de la liberté, chez les [p.68] Hollandois au Cap de bonne Espérance. Vous la vîtes accompagnée de l'abondance la plus heureuse dans le sol fertile de l'isle Madagascar, habitée par un peuple simple, qui est gouverné par ses mœurs simples, & qui ne connoit d'autres loix que celles de la nature.

Je rendis justice à la bonne culture des terres de notre isle de Bourbon, en vous faisant remarquer que cette isle n'a aucun port ; que ses habitans ayant par cette raison peu de commerce avec les Européens, ont conservé des mœurs simples bien favorables à l'agriculture. Je vous avouai en même tems que cet art qui demande de la confiance, & de la simplicité étoit fort négligé dans notre isle de France, qui a deux excellens ports très-fréquentés par nos vaisseaux. L'administration variable & les mœurs inquiètes de l'Europe, y ont par conséquent plus d'influence, quoi qu'elle renferme des terres aussi fertiles que celles des isles de Bourbon & de Madagascar ; néanmoins les récoltes y [p.69] manquent souvent, elle est presque toujours dans la disette.

Je passai ensuite aux grandes Indes, où je vous fis voir l'agriculture opprimée par les loix barbares des conquérans Mogols, mais toujours honorée, toujours soutenue par la religion, par les mœurs, par la constance du Malabare conquis.

A Siam, dans le climat le plus heureux , dans le sol le plus fertile qu'il y ait sur la terre, vous la vîtes avilie par les indignités d'un gouvernement despotique ; & abandonnée par un peuple d'esclaves que rien ne peut intéresser après la perte de sa liberté ; je vous le représentai dans le même état chez les Malais, qui habitent un pays immense, des isles innombrables dans lesquelles la nature a renfermé ses trésors les plus précieux, & où elle répand ses dons avec une profusion qu'on ne voit point ailleurs. Le génie destructeur des lois féodales, qui agite, sans cesse ce peuple, ne lui permet

pas de s'appliquer à la culture des meilleures terres qu'il y ait au monde. **[p.70]** La nature fait presque seule tous les frais de sa nourriture.

Il y a lieu de croire que si les autres peuples de la terre, qui ont le malheur d'être gouvernés par les loix féodales, habitoient un climat si heureux, des terres naturellement si fertiles que celles que possèdent ces Malais, leur agriculture seroit également nulle. Le seul besoin de vivre peut leur mettre la charrue à la main. Je ne négligeai pas dans mon dernier discours, de vous donner en détail les procédés les plus intéressans des différentes cultures locales que j'ai observées ; mais mon objet principal fut de vous faire remarquer d'après des recherches chez les différens peuples que j'ai vu, que dans tous les pays du monde, l'état de l'agriculture dépend uniquement des loix qui y sont établies, & par conséquent des mœurs & des préjugés que donnent ces loix. Je continue. **[p.71]**

***Puissance de l'agriculture.
Origine du Royaume de Ponthiamas.***

En quittant les isles & les terres des Malais, on trouve au nord un petit territoire nommé *Cancar*, & connu sur les cartes marines sous le nom de *Ponthiamas*. Il est enclavé dans le Royaume de Siam que le despotisme dépeuple sans cesse, entre celui de Camboye dont le gouvernement n'a aucune forme stable, & entre les terres de la domination des Malais, dont le génie sans cesse agité par leurs loix féodales ne peut souffrir la paix, ni au dedans, ni au dehors. Environné de tels voisins, ce beau pays étoit inculte & presque sans habitans, il y a environ 50 années.

Un négociant Chinois, maître d'un vaisseau qui servoit à son commerce, fréquentoit ces côtes avec ce génie réfléchi, & cette intelligence qui est naturelle à sa nation. Il vit avec douleur des terres immenses condamnées à la stérilité, quoi qu'elles fussent d'un **[p.72]** sol naturellement plus fertile que celles qui faisoient la richesse de son pays : il forma le projet de les faire valoir. Dans ce dessein il s'assura d'un certain nombre de cultivateurs de sa nation, & des nations voisines ; puis il commença par se ménager avec art la protection des Princes les plus puissans du voisinage, qui lui donnerent une garde à sa solde.

Dans les voyages aux isles Philippines & à Batavia, il avoit pris des Européens, ce qu'ils ont de meilleur, suivant les Chinois dans la science politique, l'art de se fortifier & de se défendre. Bientôt les profits de son

commerce le mirent en état d'élever des remparts, de creuser des fossés & de se pourvoir d'artillerie. Ces premières précautions le mirent à couvert d'un coup de main, & le garantirent des entreprises des peuples barbares qui l'environnoient.

Il distribua les terres à ses cultivateurs en pur don, sans aucune réserve de ses droits connus sous le nom de service, lods & ventes ; droits qui [p.73] ne laissant aucune propriété sont le fléau le plus terrible de l'agriculture, & dont l'idée n'est jamais tombée sous le sens commun des peuples sages ; il ajouta à ce premier bienfait, celui de procurer à ses colons, tous les instrumens nécessaires pour faire valoir les terres.

Dans son projet de former un peuple de laboureurs & de négocians, il crut ne devoir proposer que les loix que la nature a données aux hommes de tous les climats ; il sut les faire respecter en leur obéissant le premier, en donnant l'exemple de la simplicité, du travail, de la frugalité, de la bonne foi & de l'humanité ; il n'établit donc aucunes loix ; il fit beaucoup plus, il établit des mœurs.

Son territoire devint le pays de tous les hommes laborieux, qui voulurent s'y établir. Son port fut ouvert à toutes les nations bientôt les forêts furent abbatues avec intelligence, les terres furent ouvertes & ensemencées de ris, des canaux tirés des rivières inonderent les champs, & des moissons [p.74] abondantes fournirent d'abord aux cultivateurs la matière de leur subsistance, puis l'objet d'un commerce immense.

Les peuples barbares du voisinage étonnés de la promptitude avec laquelle l'abondance avoit succédé à la stérilité, vinrent chercher leur nourriture dans les magasins de Ponthiamas. Ce petit territoire est regardé aujourd'hui comme le grenier le plus abondant de cette partie orientale de l'Asie. Les Malais, les Cochinchinois, Siam même, ce pays naturellement si fertile, regardent ce port comme une ressource assurée contre les disettes.

Les procédés de la culture du ris, qui est la principale du pays sont les mêmes qu'en Cochinchine. J'en parlerai ci-après, mon objet est de faire remarquer, que ce n'est pas à une méthode particulière de cultiver la terre, que les heureux habitans de Ponthiamas doivent l'abondance dont ils jouissent, mais à leurs loix & leurs mœurs.

Si le négociant Chinois, fondateur [p.75] de cette société de laboureurs négocians , imitant le vulgaire des souverains de l'Asie, avoit établi des impôts arbitraires ; si par une invention féodale dont il avoit l'exemple chez ses voisins, il avoit voulu garder pour un seul la propriété des terres, en

feignant de les céder aux cultivateurs ; si dans un palais il avoit établi le luxe à la place de la simplicité qu'il fit regner dans sa maison ; s'il avoit mis la grandeur à avoir une cour brillante, à se voir environné d'une foule de serviteurs inutiles, en donnant la préférence aux talens agréables ; s'il avoit méprisé ces hommes laborieux qui ouvrent la terre, l'arrosent de leur sueur & nourrissent leurs freres ; s'il avoit traité ses associés comme des esclaves ; s'il avoit reçu dans son port les étrangers, autrement que comme ses amis ; les terres de son territoire seroient encore en friche & dépeuplées, ou ses malheureux habitans mourroient de faim, malgré toutes leurs connoissances sur l'agriculture, & avec les instrumens les plus [p.76] merveilleux, soit pour ouvrir la terre, soit pour l'ensemencer. Mais le sage Kiang-tse, c'est le nom du négociant Chinois, dont je parle, persuadé qu'il seroit toujours très-riche, si ses cultivateurs l'étoient, n'établit qu'un droit médiocre sur les marchandises qui entroient dans son port ; le revenu de ses terres lui parut suffire pour le rendre puissant. Sa bonne foi, sa modération, son humanité le firent respecter. Il ne prétendit jamais regner, mais seulement établir l'empire de la raison. Son fils qui occupe aujourd'hui sa place a hérité de ses vertus, comme de ses biens. Il est parvenu par l'agriculture, & le commerce des denrées que produit son territoire à un tel degré de puissance, que les barbares ses voisins lui donnent tous le titre de Roi qu'il dédaigne. Il ne prétend des droits de la Royauté que le plus beau de tous, celui de faire du bien à tous les hommes, très-content d'être le premier laboureur, & le premier négociant de son pays, il mérite sans doute, ainsi que son pere, [p.77] un titre plus grand que celui de Roi, celui de bienfaiteur de l'humanité.

Qu'il me soit permis de le dire ici en passant, quelle différence entre de tels hommes & ces Conquérans célèbres qui ont étonné, désolé la terre, & qui, abusant du droit de conquête, ont établi des loix, qui même après que le genre humain a été délivré d'eux, perpétuent encore les malheurs du monde pendant la suite des siècles !

Camboye Tsiampa.

En sortant de *Ponthiamas*, on trouve au nord les terres de *Camboye* & de *Tsiampa*. Elles sont naturellement de la plus grande fertilité, sur-tout celles de *Camboye*, qui paroissent avoir été anciennement bien cultivées ; mais le gouvernement de ces deux petits Etats, n'a aucune forme stable ; les habitans toujours occupés à détruire des tyrans, pour en recevoir d'autres,

ont abandonné la culture. Leurs terres pourroient être couvertes de ris & de troupeaux, & ils sont réduits [p.78] à ne vivre que de quelques racines qu'ils arrachent au travers des ronces qui couvrent leurs champs.

Les voyageurs trouvent avec étonnement à quelque distance de la peuplade de Camboye, les ruines d'une ancienne ville bâtie en pierre, dont l'architecture a quelque rapport avec celle de l'Europe. Les terres des environs portent encore des traces de sillons qui y furent autrefois. En cet endroit tout annonce que l'agriculture & les autres arts y ont fleuri, mais ils sont disparus avec la nation, qui les possédoit. Celle qui habite aujourd'hui ce pays n'a aucune histoire, aucune tradition même qui puisse donner des éclaircissemens à ce sujet.

Cochinchine.

Les Cochinchinois voisins de Camboye du côté du nord, voyant les terres de ce Royaume abandonnées, se sont emparés il y a quelques années de celles qui étoient le plus à leur bienséance, & ils y ont établi [p.79] une bonne culture. La province entière de *Donnay* ainsi usurpée sur le Camboye, est aujourd'hui le grenier de la Cochinchine. Ce Royaume, l'un des plus considérables de la partie orientale de l'Asie, étoit il n'y a tout au plus que 150 ans habité par une petite nation barbare & sauvage, connue sous le nom de *Loi*, qui ne vivant que de la pêche, de racines & de fruits naturels du pays, cultivoient peu les terres.

Un Prince Tonquinois malheureux dans la guerre qu'il eut à soutenir contre le Roi de Tonquin, dont il étoit le Maire du palais, passa avec ses soldats & ceux de son parti, la rivière qui sépare ce Royaume de celui de la Cochinchine. Les sauvages qui possédoient ce pays s'enfuirent devant ces nouveaux arrivés, & se retirèrent sur les montagnes de *Tjiampa*. Après quelques années de guerre contre leurs anciens ennemis qui les poursuivirent, les Tonquinois fugitifs de leur patrie, devinrent paisibles possesseurs du pays, connu sous [p.80] le nom de Cochinchine, qui a 200 lieues d'étendue du nord au sud, sur une largeur médiocre & très-inégale de l'est à l'ouest. Alors ils se livrèrent entièrement à l'agriculture ; ils commencerent par cultiver le ris, qui étant la nourriture ordinaire des peuples de l'Asie, est une denrée de première nécessité. Ils se séparèrent en petites peuplades qui s'établirent dans les plaines sur les bords des rivières.

Bientôt la fertilité du sol longtems inculte, recompensa leurs travaux par l'abondance ; la population augmenta en raison du produit de la culture,

les peuplades s'étendirent de manière que toutes les plaines de ce vaste pays étant en valeur, les Cochinchinois ont été pressés de s'étendre sur celles de Camboye, qui étoient comme abandonnées. Je n'ai point vu de pays où les progrès de la population soient si sensibles qu'à la Cochinchine, ce qu'on peut attribuer non-seulement au climat & à l'abondance des terres; mais encore aux mœurs simples de la nation, à la vie & sage & laborieuse des [p.81] femmes, ainsi qu'à la multitude d'excellens poissons, qui avec le ris sont la nourriture ordinaire du peuple.

Culture de différentes especes de Ris en Cochinchine,

Les Cochinchinois cultivent six especes de ris, *le petit ris*, dont le grain est menu, allongé & transparent ; c'est celui qui est le plus délicat & qu'on fait manger aux malades. *Le gros ris long*, est celui dont la forme est ronde. *Le ris rouge*, ainsi nommé parce que le grain est enveloppé d'une peau de couleur rougeâtre, si adhérente que les opérations ordinaires ne peuvent l'en détacher. Ces trois sortes de grains sont ceux dont le peuple se nourrit, & qui font l'abondance. Ils demandent de l'eau, & les terres qui les portent doivent être inondées.

Enfin ils cultivent deux autres sortes de ris sec, c'est-à-dire, qui croissent dans des terres seches & qui ne demandent comme notre froment, [p.82] d'autre eau, que celle de la pluie. L'une de ces especes a le grain blanc, comme la neige ; lorsqu'il est cuit il est très-visqueux, on l'employe à faire différentes pates, telles que le vermicelle. Ils sont l'un & l'autre un grand objet de commerce pour la Chine ; on ne les cultive que sur les montagnes & les côteaux, après avoir donné à la terre une façon avec la bêche. On le sème à la vérité comme nous semons notre froment, vers la fin de Décembre ou dans les premiers jours de Janvier, tems auquel finit la saison des pluies ; il n'est pas tout-à-fait trois mois en terre, & il rapporte beaucoup.

Je suis fondé à croire que la culture de ce grain précieux réussiroit en France, s'il nous étoit apporté. En 1749 & 1750, je traversai plusieurs fois les montagnes de la Cochinchine, où ce ris se cultive ; elles sont très-élevées & la température de l'air y est froide. J'y observai au mois de Janvier 1750, que le ris étoit très-vert, & avoit plus de 3 pouces de hauteur, [p.83] quoique la liqueur du thermometre de M. de Réaumur ne fût sur le lieu, qu'à 4 degrés au dessus du point de congélation.

J'emportai à notre isle de France quelques quintaux de ce grain, qui fut semé avec succès & rapporta plus qu'en auroit fait aucune espece du pays. Les colons reçurent mon présent avec d'autant plus d'empressement que ce ris, qui est plus fécond & de meilleur goût, n'a pas besoin d'inondation & qu'étant sur la terre 15 ou 20 jours de moins que les autres, il peut être cueilli & fermé avant la saison des ouragans, qui emportent très-souvent les moissons des autres especes de ris. Ceux-ci sont plus tardifs ; ils demanderoient des inondations que le peu d'intelligence des cultivateurs n'a pas permis jusqu'à ce jour de leur donner.

Il y avoit lieu d'esperer que l'avantage attaché à la culture du ris sec, engageroit les colons à le cultiver précieusement, & que de l'isle de France il auroit pu facilement nous être [p.84] apporté par la suite ; mais j'ai tenté en-vain d'en tirer de cette isle, les colons à qui je me suis adressé n'ont pu m'envoyer que du ris commun, qui demande de l'eau & de la chaleur. La culture du ris sec a été abandonnée comme les autres à la maladresse des esclaves, qui ont mêlé toutes les especes de ris, de sorte que celui de Cochinchine étant mûr beaucoup plutôt que les autres, son grain est tombé avant la moisson, & peu à peu l'espece s'en est perdue dans l'isle. Aujourd'hui il faut retourner à la source pour en avoir. Un voyageur que ses affaires conduiroient en Cochinchine, & qui enverroit directement quelques livres seulement de ce grain précieux, pour en faire des essais dans nos terres, mériteroit certainement notre reconnoissance.

Les Cochinchinois cultivent le ris ordinaire, à peu près de la même maniere que les Malabares de la côte de Coromandel. Après avoir donné avec la charrue deux façons à leur terre, ils sement le ris dans un petit champ [p.85] particulier bien travaillé à la bêche ; ils couvrent de quelques lignes d'eau la superficie de ce champ, & dès que le ris a 5 à 6 pouces de hauteur, ils passent la herse sur leurs grandes terres , puis ils les inondent, alors ils arrachent leur ris qui est en pépiniere, & le transplantent dans de grandes terres par petits paquets de 4 à 5 brins, & à six pouces de distance les uns des autres. Ce sont ordinairement les femmes & les enfans qui font cette opération.

Leur charrue ressemble à notre souchée, avec la différence que le soc en est plus long & plus large. Ils n'emploient que des buffles à leur labour. Ces animaux, dont l'espece est très-grande en Cochinchine, sont plus forts que les bœufs dans les pays chauds, & ils se tirent mieux des boues. On les attelle exactement comme des chevaux.

Les Cochinchinois n'ont aucune machine pour inonder leurs champs, mais ils n'en n'ont pas besoin ; leurs plaines sont dominées d'un bout du [p.86] Royaume à l'autre, par une chaîne de hautes montagnes remplies de sources & de ruisseaux, qui viennent naturellement inonder les terres, suivant que leur cours est dirigé.

Ils cultivent encore plusieurs sortes de grains, tels que le mahis, des millets de différente sorte, plusieurs especes de phaséoles, des patates, des inham, & diverses racines toutes propres à la nourriture de l'homme & des animaux. Mais la culture la plus importante pour eux après celle du ris, est la culture de la canne à sucre. Il n'est aucun pays en Asie si abondant en cette denrée, que le Royaume de Cochinchine.

Cannes à Sucre.

On y cultive deux sortes de cannes, l'une qui croit très-grosse & très-haute, qui a les nœuds fort séparés les uns des autres, d'une couleur toujours verte, d'un suc très-abondant, mais peu chargée de sel. Cette espece [p.87] de canne est employée à nourrir & engraisser les bestiaux.

Je remarquerai ici qu'il est d'expérience en Cochinchine, que de toutes les denrées comestibles, il n'en est aucune qui engraisse mieux & plus promptement les hommes & les animaux, que la canne mangée en verd & le sucre qu'on en tire.

L'autre espece est plus mince, plus petite, a les nœuds plus serrés. Lorsqu'elle mûrit, elle prend une couleur jaune. Elle contient moins d'eau & plus de sel.

Lorsque les Cochinchinois veulent cultiver la canne à sucre, ils commencent par remuer la terre à deux pieds de profondeur. Cette opération se fait avec la planche ; puis ils plantent 3 à 3 des boutons de canne dans un sens couché, à peu près comme on plante la vigne dans plusieurs de nos provinces. Ces boutures sont enfoncées à environ 18 pouces en terre, plantées en échiquiers, à 6 pieds environ de distance les uns des autres. On choisit pour cette opération la fin [p.88] de la saison des pluies, afin que la bouture soit arrosée jusqu'à ce qu'elle ait poussé des racines. Pendant les 6 premiers mois on leur fait 2 façons à la pioche pour serfouir les herbes & réseper le pied des cannes, en y accumulant la terre des environs.

Douze, & quelquefois quatorze mois après la plantation on fait la premiere récolte. Les cannes qui avoient été plantées à six pieds de

distance, ont tellement tallé qu'on ne peut plus entrer dans le champ que le fer à la main pour s'ouvrir un passage.

La canne coupée & liée en fagot se transporte au moulin pour en exprimer le suc. Je ne décrirai point ici la forme de ces machines qui ressemblent beaucoup à celles de nos colonies de l'Amérique, dans lesquelles au défaut d'eau, on employe des bœufs & des mulets pour mettre en mouvement les deux cylindres, entre lesquels on fait passer les cannes à sucre. Ces artifices ont été décrits par plusieurs voyageurs.

[p.89] Le suc de la canne étant exprimé, le Cochinchinois le fait bouillir quelques heures dans de grandes chaudieres, pour faire évaporer au moins une partie de son eau, puis il le transporte au marché le plus voisin pour le vendre en cet état. Ici finissent l'industrie & les profits du cultivateur Cochinchinois. Des marchands achètent ce suc, qui ressemble encore à de l'eau pure ; ils le font cuire de nouveau, & jettant dans les chaudieres quelques matieres alkalines, telles que la cendre des feuilles de musa ou bannanier & de la chaux de coquillage ; les Cochinchinois n'en connoissent point d'autre, ces ingrédients occasionnent dans les chaudieres une écume considérable que le raffineur à soin d'enlever. L'action des alkalis hâte la séparation du sel d'avec l'eau ; enfin à force d'ébullition, ils réduisent le suc de la canne en consistance de sirop. Dès que ce sirop commence à perler, on le décante dans un grand vaisseau de terre, où on le laisse se rafraîchir environ une heure. Bientôt **[p.90]** le sirop laisse paroître à sa superficie une croûte encore molle & de couleur jaunâtre, alors on ne perd pas un moment pour la vider dans un vase conique qu'on nomme *forme*. Sans l'opération intermédiaire du rafraichissoir, le sirop se durceroit en masse, & n'étant pas grainé, manqueroit d'une qualité essentielle au sucre.

Les formes des sucreries Cochinchinoises sont, comme celles de nos colonies Américaines, de terre cuite de la hauteur d'environ 3 pieds, percées à leur extrémité aigue, & contiennent ordinairement 40 à 50 livres de sucre. Ces formes remplies se placent sur des vases de terre, dont l'ouverture est proportionnée pour pouvoir y introduire la pointe de la forme ; ils doivent être allez grands pour contenir le sirop grossier, qui découle du sucre au travers de quelques brins de paille, qui bouchent imparfaitement la petite ouverture de la forme.

Lorsqu'on juge que le sirop a pris la consistance de sel, dans toute la [p.91] capacité du vase qui le contient, alors on le terce¹⁴ pour le blanchir & le purifier.

On délaye dans un baquet une terre fine , blanchâtre & argilleuse avec assez d'eau pour que cette boue ainsi préparée n'ait pas beaucoup de consistance, puis avec une truelle on en met l'épaisseur d'environ 2 doigts sur le sucre, dans le vuide que ce sel a laissé à l'ouverture de la forme en se condensant, & en le purgeant de son sirop grossier ; l'eau enveloppée de terre ne pénètre que peu à peu l'intérieur du sucre, le lave & entraîne insensiblement le sirop le plus adhérent avec toutes les parties étrangères au sel. Lorsque la terre s'est endurcie, on la remplace avec de la nouvelle terre délayée comme la première. Cette opération qui dure environ 12 à 15 jours est la même en Cochinchine, que dans nos colonies d'Amérique ; mais quelques raffineurs Cochinchinois ont une autre méthode.

Au lieu de terre délayée, ils coupent [p.92] en petits morceaux le tronc d'un musa ou bananier, & rangent ces morceaux sur le sucre. Le tronc du musa est très-aqueux, son eau a une qualité détersive, elle n'échappe des fibres qui l'enveloppent que par de très-petites gouttes. Ceux qui suivent cette méthode prétendent que leur opération est moins longue, & que le sucre blanchit mieux.

Les Cochinchinois ne donnent point d'autre préparation à leur sucre, ils ne connoissent pas l'usage des étuves qui paroissent nécessaires dans les raffineries de l'Amérique. Après l'avoir terré suffisamment, ils le vendent dans les marchés publics, sur-tout aux Chinois & aux autres étrangers qui viennent dans leur port, attirés par la modicité du prix de cette denrée, qui ne se trouve nulle part à si bon marché qu'en Cochinchine.

Le sucre blanc de première qualité, se vend ordinairement dans le port de *Faifo*, en échange d'autres marchandises à raison de 3 piastres ou 15 livres de notre monnoye, le quintal [p.93] Cochinchinois qui équivaut à 150 L. 200 de nos livres, poids de marc. Le commerce de cette denrée est immense. La Chine seule dont les terres n'en produisent pas assez pour sa consommation, en tire de Cochinchine plus de 40 mille tonneaux toutes les années ; on sçait que le tonneau de mer est de 2 milliers.

Il faut remarquer, Messieurs, que la Cochinchine qui produit cette denrée en si grande abondance & à si bas prix, étant un Royaume nouveau,

¹⁴ « *terce* » : altération typographique de « *terre* », rectifiée dans l'édition suivante, mais déformé ensuite dans d'autres éditions en « *tire* ». L'expression « *terrer le sucre* » est précisément l'opération décrite ici.

doit être regardée en quelque maniere comme une colonie ; remarquons aussi que la canne à sucre y est cultivée par des hommes libres, que tous les travaux de la cuite & de la raffinerie sont exécutés par des mains libres. Comparons ensuite le prix de la denrée Cochinchinoise, avec celui de la même denrée cultivée & préparée par de malheureux esclaves dans les colonies Européennes, & jugeons si pour tirer du sucre de nos possessions, il étoit nécessaire d'autoriser par une [p.94] loi l'esclavage des Africains transportés en Amérique.

Après ce que j'ai vu en Cochinchine, je ne puis douter que des cultivateurs libres à qui on auroit partagé sans reserve les terres de l'Amérique, ne leur eussent fait rapporter le double du produit qu'en tirent les esclaves.

Qu'à donc gagné l'Europe policée, l'Europe si éclairée sur les droits de l'humanité, en autorisant par ses décrets les outrages journaliers faits à la nature humaine dans nos colonies, en permettant d'y avilir les hommes au point de les regarder absolument comme des bêtes de charge ? La loi de l'esclavage a été aussi contraire à ses intérêts qu'à la loi naturelle & à son honneur ; je l'ai remarqué plusieurs fois.

La liberté & la propriété sont les fondemens de l'abondance & de la bonne agriculture ; je ne l'ai vu florissante que dans les pays où ces deux droits de l'homme étoient bien établis. La terre qui multiplie ses dons [p.95] avec une espece de prodigalité sous des cultivateurs libres, semble se dessécher même par la sueur des esclaves. Ainsi l'a voulu l'auteur de la nature qui a créé l'homme libre, & lui a abandonné la terre avec ordre que chacun cultivât sa possession à la sueur de son front, mais avec liberté.

Les Cochinchinois suivent plusieurs autres cultures très importantes, soit pour leurs fabriques intérieures, soit pour leur commerce au dehors.

Ils cultivent le cotonier, le meurier, le poivrier, l'arbre de vernis, l'arequier, le thé, l'indigo, le *saffranum* &, ce qui leur est particulier, une plante qu'ils nomment *tsai*, qui étant mise en fermentation comme celle de l'indigo, fournit abondamment une fleur de couleur verte, qui seule donne en teinture un verd d'émeraude très-solide.

Cette plante seroit un présent bien essentiel à faire à nos colonies d'Amérique. Je serois trop long si j'entreprendois de décrire ici les procédés de [p.96] toutes ces différentes cultures. Ils seront la matière de quelques autres mémoires.

En général les Cochinchinois possèdent d'excellentes terres, & ils les cultivent bien. Leurs montagnes sont presque toutes en friche, parce que la population n'est pas même assez considérable, pour mettre en valeur toutes les plaines qu'ils ont prises sur le Camboye. Ils tirent néanmoins de ces montagnes le bois d'aigle ou d'aloés qui est le parfum le plus précieux qu'il y ait sur la terre ; le bois de sapan qui est le même que celui de Brésil, & la canelle en petite quantité, mais bien supérieure en qualité à celle de l'isle de Ceylan.

Les Chinois la payent 3 & 4 fois plus, que celle qui leur est apportée de cette isle par les Hollandois. Ils tirent des bois admirables pour la menuiserie, tels que le bois de rose ; d'excellens pour la construction, tels que le thé qui est préféré pour construire les galeres royales, qui sont toujours au nombre de cent, & dans [p.97] lesquelles on n'a rien à désirer tant pour la coupe, que pour la solidité & la magnificence. Enfin ils tirent des forêts & des montagnes qu'elles couvrent, l'ivoire, le musc, la cire, le fer & l'or en très-grande abondance.

Ces mêmes montagnes sont pleines de gibier, tel que cerfs, gasses, chèvres sauvages, paons, faisands, &c. La chasse est libre, mais dangereuse à cause de la quantité de tigres, d'éléphants, de rhinoceros & d'autres animaux carnassiers ou malfaisans, dont les forêts sont pleines.

La mer qui baigne leurs côtes abonde en excellens poissons, ainsi que leurs rivières. La pêche est libre, & les Cochinchinois s'y adonnent beaucoup. J'ai déjà dit, que le poisson étoit avec le ris, la principale nourriture du peuple.

Les animaux domestiques qu'ils élèvent, sont le cheval pour les voyages, le buffle pour les labours, le bœuf, le cochon, la chèvre, des poules d'une très-grande espèce, des oyes [p.98] & des canards pour leur nourriture. Tous ces animaux réussirent très-bien, & se trouverent en abondance. Le Roi s'est réservé à lui seul le droit de nourrir des éléphants pour la guerre, & c'est un droit qui n'est pas à envier. Il en entretient ordinairement 400, qui lui coûtent plus que ne feroient 4000 soldats. Les Cochinchinois ont peu de bons fruits ; l'ananas & les orangers de différentes sortes, sont les meilleurs de leur pays. Ils ne cultivent pas la vigne, quoi qu'elle soit une production naturelle de leurs terres. Ils ne sont pas riches en légumes, de sorte que leurs vergers & leurs jardins sont très-peu de chose. Ils se sont attachés jusqu'à ce jour aux cultures essentielles.

Quoique l'agriculture de la Cochinchine ne soit pas encore parvenue au degré de perfection, où elle pourroit être poussée dans d'aussi excellentes terres, les mœurs de la nation lui sont très-favorables, & on doit convenir qu'elle est florissante. Le **[p.99]** peuple Cochinchinois est doux, hospitalier, frugal, laborieux. On ne voit aucun mendiant dans le pays, on n'y entend parler ni de vols, ni de meurtres.

Un étranger peut parcourir le Royaume du nord au sud, excepté la Capitale, sans craindre d'être insulté. Il sera reçu par-tout avec une curiosité importune, mais avec bonté. J'ai vu chez cette nation un usage singulier, & qui prouve bien la bonté de son caractère. Un Cochinchinois qui voyage & qui n'a pas de quoi payer sa nourriture dans les auberges, entre dans la première maison de la peuplade où il se trouve ; personne ne lui demande ce qu'il veut, il ne dit rien à personne, il attend en silence l'heure du repas. Dès que le ris est servi, il s'approche, se met à table avec les gens de la maison, mange, boit & s'en va sans que personne lui ait fait aucune question, ni sans qu'il ait dit une seule parole. On a vu que c'étoit un homme, & par conséquent **[p.100]** un frère qui pouvoit être dans le besoin, on l'a reçu sans autre information.

Les six premiers Rois fondateurs de la Monarchie, gouvernerent la nation comme un père gouverne la famille, ils établirent l'empire de la seule loi naturelle en lui obéissant les premiers. Chefs d'une grande famille de laboureurs, ils donnerent l'exemple du labourage, ils honorerent & protégèrent l'agriculture, comme le travail le plus utile & le plus digne de l'homme. Ils ne demanderent jamais à leurs sujets qu'une seule offrande annuelle, pour fournir aux frais de leur défense, contre les Tonquinois leurs ennemis.

Cette imposition unique étoit répartie avec équité sur les têtes. Chaque homme en état de travailler la terre payoit au Magistrat pour le Prince, une somme modique proportionnée à la constitution de son corps, à la force de ses bras & rien de plus. C'est sous leur règne que la nation s'est si **[p.101]** fort multipliée à l'aide de l'abondance, fournie par la culture des terres. Tant qu'ils vécurent, les clauses du contract passé sur les rives du fleuve qui sépare le Tunquin de la Cochinchine, entre les chefs de leur famille & le parti qui l'accompagnoit dans sa retraite, furent religieusement observées. C'est à cette fidélité réciproque que la Cochinchine doit l'état florissant de sa population, de son agriculture, & sa puissance. Leur successeur qui regne aujourd'hui à hérité de la bonté de leur cœur, mais il a la foiblesse de se

laisser maîtriser par ceux qui se disent ses esclaves. Ces malheureux ont eu l'art de séparer l'intérêt du Prince, de celui de ses sujets. Ils lui ont inspiré la soif des richesses particulières. L'or abondant tiré des mines sous son règne, a commencé par faire négliger l'agriculture. Bientôt introduit dans le palais, il a été suivi de la corruption & du luxe qui en est la preuve.

Le Prince a été insensiblement amené [p.102] à mépriser les habitations simples de ses ancêtres. Il lui a fallu un palais d'une lieue de circonférence, enfermé par une muraille de briques, & bâti sur le modèle de celui de Pekin. 1600 pièces de canon qui entourent ce palais, annoncent au peuple la perte prochaine de ses droits & de sa liberté.

Il a fallu palais d'hiver, palais d'été & palais d'automne. Pour fournir à tant de dépenses, l'ancienne imposition n'a pas suffi ; on l'a augmentée ; on en a imaginé de nouvelles qui n'étant plus des offrandes volontaires, ne peuvent être levées que par la force & avec tout l'attirail de la tyrannie. Les courtisans intéressés à la corruption du chef, lui ont donné le titre de Roi du ciel, *vous Tsoi*, à force de se l'entendre donner, il a cru pouvoir le prendre.

Pourquoi, me dit-il un jour lui-même, ne viens-tu pas plus souvent faire ta cour au Roi du ciel?

Ces hommes adroits qui assiegent [p.103] toutes les portes du palais, ont eu l'habileté de se soustraire à la justice ordinaire des magistrats, & ils profitent de cette exemption pour aller dans les provinces vexer & piller les laboureurs.

J'ai vu le long des grands chemins, des villages entiers nouvellement abandonnés de leurs habitans opprimés par des corvées continuelles, les terres des environs retomboient en friche. Au milieu de ce désordre naissant, le Prince dont le cœur a été surpris, & qui ignore seul les indignités de ceux qui l'environnent, conserve encore du respect pour les anciennes mœurs ; il ne donne plus comme ses ayeux l'exemple du labourage, mais son intention est de protéger l'agriculture.

Je l'ai vu à la nouvelle année, présider avec la simplicité de ses ancêtres à l'assemblée générale de la nation, qui se tient annuellement ce jour-là en plein champ, pour y renouveler le serment réciproque de l'observation [p.104] du contract primordial, qui l'a établi le père de son peuple, en lui donnant un seul droit, mais le plus beau de tous est celui de rendre la nation heureuse.

Lorsqu'il parle de ses sujets, il ne les appelle encore que ses enfans. Je l'ai vu assister comme simple particulier à l'assemblée annuelle de sa

famille, suivant l'ancien usage de la nation, assemblée à laquelle préside toujours le plus ancien, sans égard aux dignités de ceux qui ont moins d'âge mais il m'a paru qu'il n'y avoit dans cette pratique que de la formalité. On conçoit aisément que là où le Roi du ciel se présente, les hommes ne sont rien.

Il est vrai que la corruption n'a pas généralement gagné le peuple qui conserve ses mœurs. Elle est encore renfermée dans le palais & dans la Capitale ; mais la source est trop élevée pour que ses eaux empoisonnées ne coulent pas dans les plaines. C'est toujours par les chefs que commence la corruption d'un peuple. [p.105]

Lorsqu'elle aura gagné tous les états, lorsque les fondemens de l'agriculture, la liberté & la propriété déjà attaquées par les grands auront été renversées, lorsque la profession de laboureur sera devenue par degrés la plus méprisée & la moins lucrative, que deviendra alors l'agriculture ? Sans une agriculture florissante, que deviendra tout ce peuple multiplié sous son ombre ; que deviendront & le Prince & les sujets ?

Ils deviendront ce qu'est devenue la nation qui a possédé le pays avant eux, & même avant les Savages qui le cederent aux Cochinchinois ; il ne reste de cette nation que les ruines d'une muraille immense qu'on trouve auprès de la Capitale, & qui paroît avoir été l'enceinte d'une grande ville. Aucune histoire, aucune tradition n'a conservé la mémoire du peuple qui bâtit autrefois cette muraille avec des briques, d'une forme telle qu'il ne s'en voit pas dans le reste de l'Asie. A voir la corruption qui menace les [p.106] mœurs des Cochinchinois, on doit présumer que leur agriculture diminuera au lieu d'augmenter, quelques efforts qu'ils puissent faire pour la soutenir.

Chine.

Je m'approche du terme de mes voyages. En quittant les côtes de la Cochinchine, en faisant voile au nord-est, la route me conduit en Chine, que les Cochinchinois ses voisins nomment avec respect le *Royaume de la grande lumiere, Nuse d'ai Ming*. Après quelques jours de navigation, je ne découvre encore aucune terre & j'apperçois à l'horison une forêt de mats; une multitude innombrable de bateaux couvre la mer. Ce sont des milliers de pêcheurs, qui cherchent dans les eaux la nourriture d'un grand peuple. Je découvre enfin les terres & j'avance jusqu'a l'embouchure du tigre, toujours au milieu des pêcheurs qui jettent leurs filets de toute part. J'entre dans la

riviere de Canton, elle est peuplée [p.107] comme la terre. Ses deux rives sont bordées de bâtimens à l'ancre, une quantité prodigieuse de bateaux la parcourent dans tous les sens à la rame & à la voile, & s'échappent aux yeux en entrant dans des canaux creusés de mains d'hommes au travers des campagnes à perte de vue que ces canaux arrosent & fertilisent. Des champs immenses couverts de riches moissons, au milieu desquels s'élèvent de tous côtés des villages très-bien bâtis, ornent le fond du tableau. Des montagnes coupées en terrasses, & taillées en amphithéâtres en forment le lointain.

J'arrive à Canton ; nouveau spectacle : le bruit, le mouvement, la foule augmentent : la terre & les eaux tout est couvert d'hommes. Etonné d'une si grande multitude, je m'informe du nombre des habitans de Canton & de ses fauxbourgs ; d'après les différens rapports, je juge que cette ville ne contient pas moins de huit cent mille ames. Ma surprise [p.108] augmente en apprenant qu'à 5 lieues au nord de Canton , on trouve en remontant la riviere, un village nommé *Fachan*, qui contient un million d'habitans, & que tout ce vaste Empire qui a environ 600 lieues du nord au sud & autant de l'est à l'oued, est couvert d'un peuple innombrable.

Par quel art la terre peut-elle fournir la subsistance à une si nombreuse population ? Les Chinois possèdent-ils quelque secret pour multiplier les grains & les denrées qui nourrissent l'homme ? Pour me tirer de mon incertitude je parcours les campagnes, je m'introduis chez les laboureurs qui en général sont aisés, polis, affables, communément un peu lettrés & instruits des usages, comme les habitans des villes. J'examine, je suis leurs opérations & je vois que tout leur secret consiste à bien amander leur terre, à la remuer profondément dans des tems convenables, à l'ensemencer à propos, à mettre en valeur toute terre qui peut rapporter quelque chose, [p.109] & à préférer à toute autre culture celle des grains, qui sont de premiere nécessité.

Ce système d'agriculture, au dernier article près, paroît être le même que celui qui est répandu dans tous nos ouvrages anciens & modernes, qui ont traité cette matière ; il est connu de nos plus simples laboureurs ; mais ce qui étonnera l'agriculteur Européen le plus habile, sera d'apprendre que les Chinois n'ont aucune prairie, ni naturelle, ni artificielle, & qu'ils ne connoissent pas les jacheres, c'est-à-dire, qu'ils ne laissent jamais reposer les terres.

Les laboureurs Chinois, regarderoient une prairie quelconque comme une terre en friche. Ils mettent tout en grain, & par préférence les terres qui,

comme celles que nous sacrifions en prairies, sont plus basses , & par conséquent plus fertiles, peuvent être arrosées ; ils prétendent qu'une mesure de terre ensemencée en grains rendra autant de paille pour nourrir **[p.110]** les animaux, qu'elle auroit rendu de soin, & que par leur méthode on gagne tout le produit en grains pour nourrir des hommes, sauf à partager avec les animaux une petite partie de ce grain, s'il s'en trouve du superflu. Voilà leur système suivi d'un bout de l'Empire à l'autre depuis l'origine de la monarchie, confirmé par l'expérience de plus de 40 siècles, chez la nation du monde la plus attentive à ses intérêts.

Ce qui rend ce plan d'agriculture plus inconcevable, c'est de voir que leurs terres ne se reposent jamais. Les citoyens zélés qui travaillent depuis quelques années à ranimer parmi nous cet art si négligé, ont regardé comme le premier & le meilleur de tous les moyens , la multiplication des prairies artificielles au défaut des naturelles, pour pouvoir fournir aux engrais, sans oser néanmoins en espérer la suppression des jachères à quelque point que fût jamais porté la multiplication des prairies. **[p.111]**

Ce système qui paroît le plus plausible de ceux qu'ils ont imaginé, celui qui semble avoir été le mieux reçu de nos agriculteurs, est néanmoins contredit par l'expérience constante de la plus grande, de la plus ancienne nation agricole qu'il y ait sur la terre, & qui regarde l'usage des prairies & des jachères comme un abus nuisible à l'abondance & à la population, qui sont après tout l'unique objet de l'agriculture.

Un laboureur Chinois ne pourroit s'empêcher de rire, si on lui disoit, que la terre a besoin de repos à certain terme fixe ; il diroit certainement que nous sommes loin du but, s'il pouvoit lire nos traités anciens & modernes, nos spéculations merveilleuses sur l'agriculture. Et que ne diroit-il pas, s'il voyoit nos landes, une partie de nos terres en friche, une autre employée en cultures inutiles, le reste mal travaillé ; si parcourant nos campagnes il voyoit la misère extrême, & la barbarie de ceux qui les **[p.112]** cultivent ? Les terres Chinoises, en général, ne sont pas de meilleure qualité que les nôtres ; on en voit comme chez nous de bonnes, de médiocres & de mauvaises ; des terres fortes & légères ; des terres argileuses & des terres où le sable, les pierres & les cailloux dominant.

Toutes ces terres rapportent annuellement, même dans les provinces du nord une & deux fois l'année, quelques-unes même cinq fois en deux années, dans les provinces méridionales, sans jamais se reposer depuis plusieurs milliers d'années qu'elles sont mises en valeur.

Les Chinois employent les mêmes engrais que nous, pour rendre à leurs terres les sels & les sucq qu'une production continuelle leur enleve sans cesse. Ils connoissent les marnes, [p.113] ils se servent du sel commun, de la chaux, des cendres, du fumier de tous les animaux quelconques, & préférablement à tout autre, celui que nous jetions dans nos rivières ; ils se servent des urines qui sont ménagées avec soin dans toutes les maisons, dont elles sont un revenu ; en un mot tout ce qui est sorti de la terre y est rapporté avec la plus grande exactitude, sous quelque forme que la nature ou l'art l'ait converti.

Lorsque les engrais leur manquent, ils y suppléent pour le moment par un profond labour à la bêche, qui amène à la superficie du champ une terre nouvelle chargée des sucq de celle qui descend à la place.

Sans prairies, ils élèvent la quantité de chevaux, de buffles, de bœufs & autres animaux de toute espèce nécessaires à leur labour, à leur subsistance & aux engrais. Ces animaux sont nourris, les uns de paille, les autres de racines, de fèves & grains de toute espèce. Il est vrai qu'ils ont moins de chevaux & moins de bœufs en proportion que nous, & ils n'en ont pas besoin.

Tout le pays est coupé de canaux creusés par les hommes, & tirés d'une [p.114] rivière à une autre, qui partagent & arrosent ce vaste Empire comme un jardin dans toutes ses parties. Les voyages & les transports, presque toutes les voitures se font par les canaux avec plus de facilité & moins de frais. Ils ne sont pas même dans l'usage de faire tirer leurs bateaux par des chevaux, ils ne se servent que de la voile & sur-tout de la ramé, qu'ils font valoir avec un art singulier, même pour remonter les rivières. Dans tout ce que les hommes peuvent faire à un prix modique, on n'emploie pas des animaux.

En conséquence les rivages des canaux & des fleuves, sont cultivés jusqu'au bord de l'eau, on ne perd pas un pouce de terre. Les chemins publics ressemblent à nos sentiers ; des canaux sans doute valent mieux que des grands chemins. Ils portent la fertilité dans les terres, ils fournissent au peuple la plus grande partie de subsistance en poissons. Il n'y a aucune comparaison entre le fardeau que [p.115] porte un bateau, & celui qu'on peut charger sur une voiture par terre ; nulle proportion dans les dépenses.

Les Chinois connoissent encore moins l'usage, ou plutôt le luxe des carrosses & des équipages de toute espèce, que nous voyons dans les principales villes de l'Europe. Tous ces chevaux rassemblés par milliers

dans nos capitales, y consomment presque en pure perte, le produit de plusieurs milliers d'arpens de nos meilleures terres, qui étant cultivées en grains fourniroient la subsistance à une grande multitude qui meurt de faim. Les Chinois aiment mieux nourrir des hommes que des chevaux.

L'Empereur & les Magistrats sont portés dans les villes avec sûreté & dignité par des hommes ; leur marche est tranquille & noble, elle ne nuit pas aux hommes de pied. Ils voyagent dans des especes de galeres plus commodes, plus sûres, aussi magnifiques & moins dispendieuses que nos équipages de terre.

J'ai dit que les Chinois ne perdoient [p.116] pas un pouce de terre ; ils sont donc bien éloignés de former des parcs immenses dans d'excellentes terres, pour y nourrir exclusivement & au mépris de l'humanité des bêtes fauves. Les Empereurs, même les tartares, n'ont jamais formé de ces parcs, encore moins les grands Seigneurs, c'est-à-dire les Magistrats, les lettrés ; une idée semblable ne sçauroit jamais tomber dans l'esprit d'un Chinois. Leurs maisons de campagne & de plaisance même, ne présentent partout que des cultures utiles, agréablement diversifiées. Ce qui en fait le principal agrément, est une situation riante habilement ménagée, où règne dans l'ordonnance de toutes les parties qui forment l'ensemble, une imitation heureuse du beau désordre, du désordre le plus agréable de la nature dont l'art a emprunté tous les traits.

Les coteaux les plus pierreux que les cultivateurs de l'Europe mettroient en vignoble, sont forcés par le travail à rapporter du grain. Les Chinois connoissent la vigne dont ils cultivent [p.117] quelques treilles, mais ils regardent comme un luxe & une superfluité le vin quelle produit : ils croiroient pécher contre l'humanité de chercher à se procurer par la culture une liqueur agréable, tandis que faute du grain qu'auroit produit le terrain mis en vignoble, quelque homme du peuple courroit risque de mourir de faim.

Les montagnes même les plus escarpées sont rendues praticables ; on les voit à Canton & d'une extrémité de l'Empire à l'autre, toutes coupées en terrasses représentant de loin des pyramides immenses divisées en plusieurs étages, qui semblent s'élever au ciel. Chacune de ces terrasses porte annuellement sa moisson de quelque espece de grain, souvent même du ris ; & ce qu'il y a d'admirable est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en

terrasse jusqu'à son sommet par le moyen d'un chapelet portatif, que **[p.118]** deux hommes seuls transportent & font mouvoir.

La mer, elle-même, qui semble menacer la masse solide du globe qu'elle environne, a été forcée par le travail & l'industrie à céder une partie de son lit aux cultivateurs Chinois.

Les deux plus belles provinces de l'Empire, celle de *Nankain* & de *Tché-hiaug*, autre fois couvertes par les eaux, ont été réunies au continent il y a quelques milliers d'années, avec un art bien supérieur à celui qu'on admire dans les ouvrages modernes de la Hollande.

Les Chinois ont eu à lutter contre une mer dont le mouvement naturel d'orient en occident, la porte sans cesse contre les côtes de ces deux provinces, tandis que la Hollande n'a eu à combattre qu'une mer, qui par ce même mouvement naturel suit toujours sensiblement ses côtes occidentales.

La nation Chinoise est capable des plus grands travaux ; je n'en ai pas **[p.119]** vue de plus laborieuse dans le monde. Tous les jours de l'année sont des jours de travail excepté le premier destiné à se visiter réciproquement, & le dernier consacré à la cérémonie des devoirs qui se rendent aux ancêtres.

Un homme oisif seroit souverainement méprisé, il seroit regardé comme un membre paralitique à charge au corps dont il fait partie. Le gouvernement du pays ne le souffriroit pas ; bien différent en cela des autres nations Asiatiques où l'on n'estime guere que ceux dont l'état est de ne rien faire. Un ancien Empereur Chinois exhortant le peuple au travail dans une instruction publique, l'avertit que s'il y a dans un coin de l'Empire un homme qui ne fasse rien, il doit y en avoir ailleurs un autre qui souffre & qui manque du nécessaire. Cette maxime sage est dans l'esprit de tous les Chinois ; & pour ce peuple docile à la raison, qui dit une maxime de sagesse, dit une loi. **[p.120]**

Voilà, Messieurs, une legere esquisse du tableau général de l'agriculture des Chinois, & de leurs dispositions pour cet art. Les bornes de ce discours ne me permettent pas de m'étendre aujourd'hui sur le détail des différentes cultures que j'ai vues dans le pays. J'observerai seulement que ces cultures sont telles qu'elles fournissent abondamment à tous les besoins, & même à l'aisance de la plus grande population qu'il y ait au monde ; de sorte qu'avec ses laboureurs la Chine se suffit à elle-même, & peut de son superflu faire un grand commerce au dehors.

D'après cette observation on peut juger qu'il n'est point de contrée sur la terre où l'agriculture soit plus florissante qu'en Chine ; mais ce n'est ni aux procédés particuliers que suivent les cultivateurs, ni à la forme de leur charrue & de leur semoir qu'elle doit cet état florissant de sa culture, & l'abondance qui en est la suite.

Elle la doit à son gouvernement **[p.121]** dont les fondemens profonds & inébranlables furent posés par la raison seule, en même tems que ceux du monde ; à ses loix dictées par la nature aux premiers hommes, & conservées précieusement de génération en génération depuis le premier âge de l'humanité, dans tous les cœurs réunis d'un peuple inombrable, plutôt que dans des codes obscurs, dictés par des hommes fourbes & trompeurs.

Enfin la Chine doit la prospérité de son agriculture à ses mœurs simples, comme à ses loix également avouées par la nature & par la raison.

L'Empire fut fondé par des laboureurs dans ces tems heureux, où le souvenir des loix du Créateur n'étant pas encore perdu, la culture des terres étoit le travail le plus noble, le plus digne des hommes & l'occupation de tous. Depuis *Fou-hi*, qui fut le premier chef de la nation, quelques centaines d'années après le déluge, si l'on suit la version des Septante, & qui en cette qualité présidoit au **[p.122]** labourage, tous les Empereurs sans exception jusqu'à ce jour, se sont fait gloire d'être les premiers laboureurs de leur Empire.

L'histoire Chinoise a conservé précieusement le trait de générosité des deux anciens Empereurs, qui ne voyant point parmi leurs enfans d'héritiers dignes d'un trône, sur lequel la vertu seule a droit de s'asseoir, nommerent de simples laboureurs pour y monter après eux. Ces laboureurs firent le bonheur du monde pendant de très-longes regnes, suivant les livres Chinois, & leur mémoire est dans la plus grande vénération. On sent combien des exemples semblables honorent & animent l'agriculture.

La nation Chinoise a toujours été gouvernée comme une famille dont l'Empereur est le pere. Ses sujets sont ses enfans, sans autre inégalité que celle qu'établissent le mérite & les talens. Ces distinctions puérides de noblesse & de roture, *d'homme de naissance & d'homme de rien* ne se trouvent **[p.123]** que dans le jargon des peuples nouveaux & encore barbares, qui, ayant oublié l'origine commune, insultent sans y penser & avilissent toute l'espece humaine. Ceux dont le gouvernement est ancien & remonte jusqu'au premier âge du monde, savent que les hommes naissent tous égaux, tous freres, tous nobles. Leur langue n'a pas encore inventé de

terme, pour exprimer cette prétendue distinction des naissances. Les Chinois qui ont conservé leurs annales depuis les tems les plus reculés, & qui sont tous également les enfans de l'Empereur, n'ont jamais pu soupçonner une inégalité d'origine entr'eux.

De ce principe que l'Empereur est le pere & les sujets ses enfans, naissent tous les devoirs de la société, tous ceux de la morale, toutes les vertus humaines, la réunion de toutes les volontés pour le bien commun de la famille, par conséquent l'amour du travail & sur-tout de l'agriculture.

Cet art est honoré, protégé, pratiqué [p.124] par les Empereurs, par les grands Magistrats qui sont la plupart des fils de simples laboureurs élevés, suivant l'usage constant, par leur seul mérite aux premieres dignité de l'Empire, enfin par toute la nation qui a le bon sens d'honorer l'art le plus utile, celui qui nourrit les hommes préférablement aux arts de moindre nécessité.

Cérémonie de l'ouverture des Terres.

Chaque année le quinzisième jour de la premiere lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de Mars, l'Empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Le Prince se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les Princes de la famille Impériale, les Présidens des cinq grands tribunaux & un nombre infini de Mandarins, l'accompagnent ; deux côtés du champ sont bordés par les Officiers & les gardes de l'Empereur ; le troisieme est [p.125] reservé à tous les laboureurs de la Province, qui accourent pour voir leur art honoré & pratiqué par le chef de l'Empire ; les Mandarins occupent le quatrième.

L'Empereur entre seul dans le champ, se prosterne & frappe neuf fois la tête contre terre pour adorer le *Tien*, c'est-à-dire le Dieu du ciel ; il prononce à haute voix une priere réglée par le Tribunal des rites, pour invoquer la bénédiction du grand maître sur son travail, & sur celui de tout son peuple qui est sa famille, ensuite en qualité de premier Pontife de l'Empire, il immole un bœuf qu'il offre au ciel comme au maître de tous les biens ; pendant qu'on met la victime en pieces & qu'on la place sur un autel, on amene à l'Empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le Prince quitte ses habits Impériaux, saisit le manche de la charrue & ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ, puis d'un air aisé, il [p.126] remet la charrue aux principaux Mandarins qui labourent successivement ; se piquant les uns & les autres de

faire ce travail honorable avec plus de dextérité. La cérémonie finit par distribuer de l'argent & des piéces d'étoffe aux laboureurs qui sont présens, & dont les plus agiles exécutent le reste du labourage avec adresse & promptitude en présence de l'Empereur.

Quelques tems après qu'on a donné à la terre tous les labours & les engrais nécessaires, l'Empereur vient de nouveau commencer la semaille de son champ, toujours avec cérémonie & en présence des laboureurs.

La même cérémonie se pratique le même jour dans toutes les Provinces de l'Empire par les Vicerois, assistés de tous les Magistrats de leur département, & toujours en présence d'un grand nombre de laboureurs de la Province. J'ai vu cette ouverture des terres à Canton, & je ne me rappelle pas avoir jamais vu aucune des [p.127] cérémonies inventées par les hommes, avec autant de plaisir & de satisfaction que j'en ai eu à considérer celle-là.

Encouragemens de l'agriculture.

L'agriculture Chinoise a bien d'autres encouragemens. Chaque année les Vicerois de chaque Province, envoient à la Cour les noms des laboureurs, qui se sont les plus distingués dans leur culture, soit en défrichant & faisant valoir des terrains regardés comme stériles, soit en faisant rapporter davantage par une meilleure culture, un terrain anciennement mis en valeur.

Tous ces noms sont présentés à l'Empereur qui accorde aux cultivateurs nommés, des titres honoraires pour les distinguer du commun. Si un laboureur a fait quelque découverte importante, & qui puisse influencer sur l'amélioration de l'agriculture publique, ou si par quelque endroit il [p.128] mérite des égards plus distingués que les autres, l'Empereur l'appelle à Pekin, le fait voyager aux frais de l'Empire & avec dignité, le reçoit dans son palais, l'interroge sur ses talens, sur son âge, sur le nombre de ses enfans, sur l'étendue & la qualité de ses terres, l'accable de bontés & le renvoie à sa culture avec un titre honorable & comblé de bienfaits.

Lequel est le plus heureux, Messieurs, ou du Prince qui se conduit ainsi, ou de la nation qui est ainsi gouvernée ? Chez un peuple où tous sont égaux & où tous aspirent après les distinctions, de tels encouragemens doivent bien inspirer l'amour du travail & l'émulation pour la culture des terres.

Attention du gouvernement Chinois.

En général toute l'attention du gouvernement Chinois est dirigée vers l'agriculture. Le soin principal d'un pere de famille doit être de penser à **[p.129]** la subsistance de ses enfans. Ainsi l'état des campagnes est le grand objet des travaux, des veilles & des sollicitudes des Magistrats. On conçoit facilement qu'avec de telles dispositions le gouvernement n'a pas négligé d'assurer aux cultivateurs, la liberté, la propriété & l'aisance qui sont les seuls fondemens d'une bonne agriculture.

Les Chinois jouissent librement de leurs possessions particulières & des biens qui ne pouvant être partagés par leur nature appartiennent à tous, tels que la mer, les fleuves, les canaux, le poisson qu'ils contiennent & toutes les bêtes sauvages ; ainsi la navigation, la pêche & la chasse sont libres. Celui qui achete un champ ou qui le reçoit en héritage de ses peres, en est seul seigneur & maître.

Les terres sont libres comme les hommes, par conséquent point de services & partages, point de lods & ventes, point de ces hommes intéressés à désirer le malheur public **[p.130]** de ces fermiers qui ne s'enrichissent jamais plus que lorsqu'un défaut de récolte a ruiné les campagnes, & réduit le malheureux laboureur à mourir de faim , après avoir sué toute l'année pour nourrir ses freres ; point de ces hommes dont la profession destructive a été enfantée dans le délire des loix féodales, sous les pas desquels naissent des milliers de procès qui arrachent le cultivateur à la charrue pour l'envoyer dans les retraites obscures & dangereuses de la chicane, défendre ses droits & perdre un tems précieux pour la nourriture des hommes.

Les impôts établis à la Chine sont invariables.

Enfin il n'y a point d'autre Seigneur d'autre décimateur que le pere commun de la famille, l'Empereur. Les Bonzes accoutumés à recevoir les aumônes d'un peuple charitable, seroient mal reçu de prétendre que cette **[p.131]** aumône est un droit que le ciel leur a donné.

La dîme.

Cet impôt qui n'est pas exactement la dixieme partie du produit, est réglé suivant la nature des terres ; dans le mauvais sol ce n'est que la trentieme partie, &c. La dixième portion de tous les biens de la terre appartient à l'Empereur. Voilà le seul & unique droit imposé sur les terres, le seul tribut connu en Chine depuis l'origine de la Monarchie ; & ce qu'il y a

d'heureux, le respect des Chinois pour les usages anciens est tel, qu'il ne sçauroit tomber dans l'esprit de l'Empereur de vouloir l'augmenter, ni dans celui des sujets de craindre cette augmentation.

Le peuple le paye en nature, non à des fermiers avides, mais à des Magistrats intègres qui en sont les régisseurs naturels. Qui pourroit calculer le montant de ce tribut qui paroît [p.132] si modique ; mais qui est levé sur toutes les terres d'un aussi vaste Empire, le mieux cultivé qu'il y ait au monde ?

Ce tribut est payé avec d'autant plus de fidélité qu'on connoît l'usage auquel il est destiné. On sait que la partie de cette dîme est renfermée dans des magasins immenses, distribués dans toutes les Provinces de l'Empire, & réservée pour la subsistance des Magistrats & des soldats ; on sait que dans le cas de disette, ces magasins sont ouverts à un peuple qui est dans le besoin, une denrée qu'on a tirée de lui dans son abondance.

Enfin toute la nation sait que l'autre partie de cette dime est vendue dans les marchés publics, & que le produit en est porté fidèlement dans les trésors de l'Empire, dont la garde est confiée au tribunal respectable du *Hopou*, pour n'en sortir que dans les besoins communs de la famille. [p.133]

Comparaison de l'agriculture de l'Afrique & de l'Asie à celle de la Chine.

Rappelez-vous à présent, Messieurs, ce que j'ai dit des loix, des mœurs, des usages des différentes nations de l'Afrique & de l'Asie, dont j'ai examiné l'état de l'agriculture. Comparez nation à nation, jugez si le malheureux Malabare sans propriété, soumis au gouvernement tyrannique des Mogols ; si un peuple d'esclaves, la tête toujours courbée sous le sceptre de fer du despote de Siam ; si la nation Malaise toujours agitée & asservie par des loix féodales, peuvent même en possédant les meilleures terres qu'il y ait au monde, jouir d'une agriculture aussi florissante que le peuple Chinois, gouverné comme une famille, & soumis aux seules loix de la raison.

Je le répéterai donc avec confiance ; dans tous les pays du monde, l'état de l'agriculture dépend uniquement des loix qui y sont établies & [p.134] des mœurs, même des préjugés que les loix donnent.

Que les hommes se sont donnés de peine pour se rendre malheureux d'un bout de la terre à l'autre ! Créés pour vivre en famille, pour cultiver la terre, pour jouir par leur travail des dons infinis du créateur, ils n'avoient qu'a prêter l'oreille à la voix de la nature ; elle leur indiquoit le bonheur ici-bas ; ils se sont fatigués l'esprit pour imaginer des institutions barbares, des

législations alambiquées qui n'étant pas conformes à la loi que chaque homme porte dans son cœur, n'étant pas faites pour des hommes, n'ont pu s'établir que par la force, en inondant la terre de sang. Ces loix une fois établies, ont continué de désoler la terre en opprimant l'agriculture, & en arrêtant la population.

Etat de l'agriculture eu Europe.

Quel spectacle pour un voyageur attentif, que l'état de la culture chez **[p.135]** les différents peuples qui partagent la terre ! En Europe, il la voit florissante aujourd'hui chez une nation, qui pendant plusieurs siècles antérieurs étoit réduite à aller mendier sa nourriture chez des voisins, qui jouissoient d'une plus grande étendue de terre & d'un climat plus heureux qu'elle. Pendant ces siècles de barbarie, la perte de sa liberté & de son droit de propriété avoit entraîné celle de sa culture ; elle n'a recouvré ces deux droits naturels & relevé les fondemens renversés de son agriculture, que par des atrocités & des malheurs, en faisant couler des ruisseaux de sang.

En Afrique.

L'Afrique en général, dont les contrées les plus connues anciennement, étoient regardées comme les greniers de l'univers, ne présente plus depuis la perte de la liberté, que des terres en friche, ou mal cultivées par des esclaves. **[p.136]**

En Amérique.

Le midi de l'Amérique couvert de marécages, de ronces & de forêts, voit ses terres immenses endurcies par la sueur même de ses cultivateurs dans les fers. Le nord de cette partie du monde est habitée par des petits peuples sauvages, misérables & sans agriculture, mais hommes jouissans de la liberté, & par là moins malheureux peut-être que la foule des nations prétendues policées , qui plus éloignées qu'eux des loix de la nature par la privation des droits qu'elle donne, font des efforts impuissans pour se procurer le bonheur qui est l'effet d'une bonne agriculture.

En Asie.

Le vaste continent de l'Asie offre ici une région immense toute en friche, habitée par un peuple de brigands plus occupés de vol que de culture. Là un grand Empire **[p.137]** autrefois si florissant & si bien cultivé,

aujourd'hui désolé par les guerres civiles, habité par un reste de population qui meurt de faim, faute de culture, & qui répand son sang non pour recouvrer sa liberté, mais pour changer de Tyran. Presque toute cette belle & riche partie du monde qui fut le berceau du genre humain, voit ses terres dans l'esclavage & ses cultivateurs enchaînés ou sous le despotisme aveugle des souverains qui la partagent, ou sous le joug destructeur des loix féodales.

Enfin l'extrêmité orientale du continent de l'Asie, habitée par la nation Chinoise donne une idée ravissante de ce que seroit toute la terre, si les loix de cet Empire étoient également celles de tous les peuples. Cette grande nation agricole réunit à l'ombre de son agriculture, fondée sur une liberté raisonnable, tous les avantages différens des peuples policés & de ceux qui sont sauvages. La bénédiction donnée à l'homme dans le [p.138] moment de la création, semble n'avoir eu son plein effet qu'en faveur de ce peuple multiplié, comme les grains de sable sur les bords de la mer.

Princes qui jugez les nations ! qui êtes les arbitres de leur sort, venez à ce spectacle, il est digne de vous. Voulez-vous faire naître l'abondance dans vos Etats, favoriser la multiplication de vos peuples & les rendre heureux ? Voyez cette multitude innombrable qui couvre les terres de la Chine, qui n'en laisse pas un pouce sans culture ; c'est la liberté & son droit de propriété qui ont fondé une agriculture si florissante, au moyen de laquelle ce peuple heureux s'est multiplié comme le grain dans ses campagnes.

Aspirez-vous à la gloire d'être les plus puissans, les plus riches, les plus heureux souverains de la terre ? Venez à Peking, voyez le plus puissant des mortels assis sur le thrône à côté de la raison ; il ne commande pas, il instruit ; ses paroles ne sont pas des [p.139] arrêts, ce sont des maximes de justice & de sagesse ; son peuple lui obéit parce que l'équité lui inspire seule les volontés qu'il annonce. Il est le plus puissant des hommes, parce qu'il regne sur les cœurs de la plus nombreuse société d'hommes qu'il y ait au monde, & qui est sa famille.

Il est le plus riche de tous les souverains, parce qu'une étendue de 600 lieues de terre, du nord au sud & autant de l'est à l'ouest, cultivée jusqu'au sommet des montagnes lui payent la dime des moissons abondantes qu'elles produisent sans cesse, & par ce qu'il est œconome du bien de ses enfans.

Enfin il est le plus heureux des Monarques, puisqu'il goute tous les jours le plaisir ineffable de rendre heureux la plus grande multitude

d'hommes qui soit rassemblée sur la terre ; il jouit seul du bonheur que partagent ses enfans innombrables qui lui sont tous également chers, & qui vivent comme freres chacun en [p.140] liberté & dans l'abondance sous sa protection. Il est appelé le fils du *Tien*, il est la vraye, la plus parfaite image du ciel dont il imite la bienfaisance. Enfin son peuple reconnoissant l'adore comme un Dieu, parce qu'il se conduit comme un homme.

FIN.

*

* *

**TITRE
DES ARTICLES.**

<i>Introduction.</i>	Page 5
<i>Côtes occidentales d'Afrique.</i>	9
<i>Cap de Bonne-Espérance.</i>	11
<i>Madagascar.</i>	20
<i>Isle de Bourbon.</i>	25
<i>Isle de France.</i>	27
<i>Observations faites à la côte de Coromandel.</i>	31
<i>Machine pour arroser les terres.</i>	34
<i>Labourage.</i>	36
<i>Troupeaux de moutons & autres.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Jardins.</i>	38
<i>Cocotier.</i>	39
<i>Etat de l'agriculture dans le Royaume de Siam.</i>	42
<i>Chez les Malais.</i>	51
<i>Sagou.</i>	59
<i>SUITE des recherches sur l'état de l'agriculture, chez différentes nations de l'Afrique & de l'Asie.</i>	65
<i>Puissance de l'agriculture. Origine du Royaume de Ponthiomas.</i>	71
<i>Camboye, Tsiampa.</i>	77
<i>Cochinchine.</i>	78
<i>Culture de différentes especes de ris.</i>	81
<i>Cannes à sucre.</i>	86
<i>Chine.</i>	106
<i>Cérémonie de l'ouverture des Terres.</i>	124
<i>Encouragemens de l'agriculture.</i>	127
<i>Attention du gouvernement Chinois.</i>	128
<i>Les impôts établis à la Chine sont invariables.</i>	130
<i>La dîme.</i>	131
<i>Comparaison de l'agriculture de l'Afrique & de l'Asie à celle de la Chine.</i>	133
<i>Etat de l'agriculture en Europe.</i>	134
<i>En Afrique.</i>	135
<i>En Amérique.</i>	136
<i>En Asie.</i>	<i>ibid.</i>

Fin des Articles.

* * *